





9934/25/

+

2. 2. 2.

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSELL

CONSEILS

A UNE AMIE,

*Par Madame de P***.*

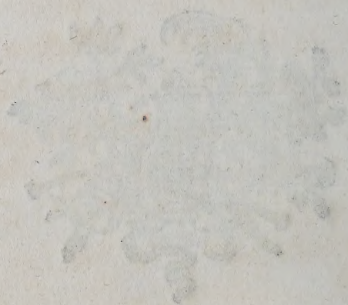


M. DCC. XLIX.

CONSEILS

A UNE AMIE,

Par l'auteur de l'Épître.



M. DCC. XLIX.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

ON me mit au Couvent de P*. R**. à douze ans ; & j'y demeurai jusqu'à dix-sept. Pendant le séjour que je fis dans cette Maison , j'y connus une Dame , à laquelle je m'attachai , sans doute parce qu'elle prit de l'amitié pour moi. Je répondis aux témoignages qu'elle m'en donna , par des manières caressantes , & par une grande attention à écouter ce qu'elle me disoit. Cette Dame joignoit à beaucoup d'esprit un

grand usage du monde. Elle prévint apparemment , par l'extrême vivacité qu'elle me remarqua , que ses conseils me feroient un jour de quelque utilité ; & elle eut la bonté de ne point me les épargner. J'ai eu occasion depuis de les mettre en pratique , & je m'en suis fort bien trouvée.

Je me les étois trop profondément imprimés dans la mémoire , pour en laisser facilement échapper quelques-uns. Mais comme le tems efface tout , & que je pensai dans la suite que ses avis méritoient d'être conservés , un moyen fût de n'en per-

dre aucun , ce fut de les jeter sur le papier. Je me mis donc à l'ouvrage. A mesure que je me rappellois les conversations que j'avois eues avec mon amie , & que j'écrivois , je faisois mes réflexions sur ce qu'elle m'avoit dit , j'en grossissois mes cahiers , & insensiblement je vis naître sous mes mains un volume.

Un ami , pour qui je n'ai rien de caché , s'appercevant que je me renfermois souvent pour écrire , me demanda ce que c'étoit. Je lui dis que j'avois commencé des méditations que je lui confierois quelque jour ; mais qu'il me laissât finir. Achevez vos

méditations, Madame, me répondit-il; mais en attendant que vous ayez la bonté de me les confier, je ne les croirai pas pieuses.

Mon ami avoit raison; & j'avoue que je suis fort ignorante sur les matieres de dévotion: je ne sçais bien que les maximes contraires. Je tiens de Madame De *** une bonne partie de celles qui sont répandues dans ce volume; & elle n'étoit pas dévote. Il ne sera donc question ici que de se bien conduire selon le monde; que de vivre dans la société, sinon avec de la vertu, du moins avec ses apparences; que

(vij)

de connoître les préjugés , & ne pas en être la dupe, en les suivant à la rigueur.

On trouvera dans cet Ecrit tout ce que je sens , de l'horreur pour le vice , de l'amour pour les vertus , un grand éloignement pour ce qui tend à la sottise , & beaucoup de vénération pour l'esprit & le bon sens.

Je montrai donc à M. D*** mes cahiers , lorsqu'ils furent achevés. Il les examina en ami , c'est-à-dire , qu'il ne me flata point. J'avoue qu'il me fit un grand plaisir , quand il m'apprit qu'ils n'étoient pas indignes de l'impression. Je fis l'enfant , je

rougis : je lui dis qu'il se moquoit de moi ; que je ne voulois point qu'on m'imprimât , que cela n'en valoit pas la peine ; qu'assurément il n'en feroit rien. Eh bien , il faut vous les rendre , Madame , répondit M. D*** , si vous êtes si fâchée. Il les tira de sa poche , & me les présenta. Eh qui vous prie de me les rendre , lui dis-je vivement ? vous pouvez les garder ; mais songez que je m'en prends à vous du mauvais succès. J'ajoutai que j'allois passer à vingt-six ans pour une vieille folle ; que l'on ne s'imagineroit jamais qu'une femme pût moraliser si sérieusement

(x)

à mon âge , & que je ne revien-
drois point du tort que cela fe-
roit à ma figure. Cependant je
proposai mes conditions : ce fut
que mes maximes resteroient
avec leurs redites , leurs négli-
gences , leurs contradictions &
tous leurs défauts. J'aime mieux ,
ajoutai-je , qu'elles en fourmil-
lent , & qu'elles soient miennes ,
que si l'ouvrage étoit parfait ,
qu'on me l'attribuât , & qu'il ne
fût point de moi. Tout ce qui
ne peut m'appartenir , n'a jamais
été l'objet de mon ambition. Je
suis convenu bonnement vis-à-
vis de mes amis , de mes défauts ,
comme de mes bonnes qualités.

(x)

M. D*** ne m'a jamais flatté sur les uns , & n'a point grossi les autres. D'ailleurs , j'estime trop son suffrage pour ne pas m'en rapporter à lui. Les hommes dont l'esprit & les connoissances sont à un certain point , n'hazardent pas leurs éloges sans de bonnes raisons. J'ai donc été extrêmement satisfaite du jugement qu'il a porté de mes maximes , & je n'exigeois de lui que des observations. Si donc cet ouvrage est défectueux , c'est moi qui l'ai voulu comme il est : si l'on me loue des bonnes choses , on peut me blâmer de celles qui ne le sont pas ; & si jamais

(xj)

jefais un Roman, ce qui pourra bien m'arriver quand je m'en-
nuierai, j'avertis d'avance que
ce sera moi qui l'aurai mal ar-
rangé, mal conduit & mal écrit,
s'il l'est. Ce n'est pas que je ne
connoisse de beaux esprits, dont
les talens sont fort à mon servi-
ce, & qui rendroient mes ou-
vrages très-peignés, très-jolis,
si je voulois qu'ils ne m'appar-
tinssent pas. Ces Messieurs me
font grand plaisir à entendre ;
mais ils ne toucheront à rien de
tout ce qui est à moi.

On trouvera dans cet ouvra-
ge des louanges qui me semble-
ront adressée ; mais j'avertis

encore qu'elles sont sans conséquence. Je fais parler Madame De * * * dans un tems où ses complimens pouvoient me convenir : mais à présent que je veux être Auteur , il faut renoncer de toute nécessité aux charmes de la figure ; la beauté ne s'accommode pas des veilles que demandent l'étude & l'application. D'ailleurs , mes prétentions sont si limitées , qu'il m'importe fort peu d'être crue jolie par quantité de gens que je ne connoîtrai jamais , & qui n'auront peut-être pas occasion d'en juger. Je ne suis flatée que d'une chose , c'est de donner une idée juste de

(xiiij)

mon caractère. Le fond de mon ame n'étoit fait pour être connu que de mes amis ; & ce sont ces amis qui veulent me dévoiler. Je ne sçai pas s'il n'auroit pas été plus doux pour eux de me posséder seuls , que de partager avec tout le monde une connoissance qui ne fera plus un secret.

Tous les soirs , je me rendois dans l'appartement de Madame De * * * depuis sept heures jusqu'à neuf : souvent j'y étois accompagnée par une bonne Religieuse , pour qui la conversation de Madame De * * * étoit du Grec ou de l'Algebre : de la

politique , de la finesse , des usages , de la galanterie ; toutes ces choses n'étoient pas à la portée d'une fille simple , qui avoit passé sa vie dans le Couvent , & qui n'avoit jamais rien entendu de pareil. Aussi dormoit elle le plus souvent. Je profitois de son sommeil pour faire à Madame De** des questions , auxquelles elle répondoit toujours avec bonté. Enfin , graces à ses leçons , je sortis du Couvent aussi instruite que s'il y avoit eu dix ans que je fusse dans le monde. J'avois déjà écrit ce qui m'avoit paru le plus difficile à retenir ; & j'ai achevé depuis que je suis mariée

à écrire le reste. C'est donc Madame De*** qui parle. J'ai été , par cette raison , obligée de me dire des choses flatteuses , & de faire mon éloge moi-même. Mais il y a dix ans de cela ; & je crois avoir remarqué que les femmes me haïssent moins à présent qu'elles ne faisoient alors ; au reste cela est écrit , & cela demeurera.

Celles qui voudront conserver de la simplicité , peuvent se dispenser de lire mes maximes ; elles ne sont pas faites pour elles : ce seroit du tems perdu , qu'elles pourroient employer à lire des Livres qui quadrent mieux

(xvj)

avec leur façon de vivre & d'agir. La plûpart des femmes n'étant faites que pour boire , manger , dormir , mettre des enfans au monde, jouer, tromper leurs amans , leurs maris , leurs Directeurs , & médire de leurs semblables ; ces maximes leur sont inutiles : je ne leur indique aucun moyen pour se conduire là-dessus ; mais celles qui voudront , ou qui pourront entendre ce que je leur dis dans cet ouvrage , en tireront le parti qui leur conviendra.

Comme je n'ai besoin ni d'argent ni de faveurs , je ne dédierai point mon ouvrage : je fais trop
peu

(xvij)

peu de cas de l'un & de l'autre ; & j'aime la vérité : pourquoi donc irois-je l'altérer dans un éloge , & peut-être la détruire entièrement , en supposant des qualités à la personne à qui je consacrerois mon ouvrage ? Si j'en faisois assez de cas pour le dédier au mérite , j'ai bien un Personnage important à qui je pourrois le présenter : mais mon Livre ne me paroît pas assez bon ; & quoiqu'il m'en ait dit du bien , je ne trouve pas encore qu'il soit digne de lui être offert. D'ailleurs , ce Livre est fait pour des femmes ; & je n'en connois pas qui méritent des hommages de

B

(xviii)

ma part. Je ne ſçai pas ſi c'eſt caſticité , myſantropie : ce ſera tout ce qu'on voudra ; mais à coup ſûr cet Ouvrage ne ſera pas dédié. Il n'y a gueres que des femmes prudes , ou des femmes galantes. Si je le dédiois à une femme galante , elle auroit raiſon de ſe fâcher : je lui préſenterois un modèle de conduite contraire à la ſienne ; & ce ſeroit lui reprocher ſes deſordres , que lui montrer des vertus qu'elle n'auroit point. C'eſt à peu près comme un Muſicien qui dédie de la muſique à un homme qui n'en ſçait point ; ou comme ſi l'Auteur de la Princeſſe de Cleves

(xix)

eût dédié son Roman à quelque femme de son tems qui faisoit des infidélités à son mari. Pour ce qui est des prudes , je ne veux rien avoir à démêler avec elles. A coup sûr , cet Ouvrage ne fera pas dédié.

(17)

est de la part de l'homme à qui l'on
s'adresse, et qui est le plus souvent
le plus sage, le plus expérimenté, le plus
éclairé, le plus vertueux, le plus
digne de confiance, le plus capable
de donner de bons conseils, le plus
digne de les recevoir.

CONSEILS

CONSEILS

A UNE AMIE.

Vous voilà donc, Mademoiselle, sur le point de quitter le Couvent pour entrer dans le monde. Tout va changer de face pour vous : vos occupations , vos goûts , vos sociétés , vos liaisons ; tout sera différent. A la place des Demoiselles de votre âge que vous recherchez avec amitié & qui vous aiment , vous allez voir des femmes du monde , qui vous loueront avec envie , & qui ne mettront dans leurs caresses & dans leurs complimens , ni sincérité ni ménagement. Vous êtes faite pour plaire aux hommes ; & par la mêm

(2)

me raison , vous déplairez beaucoup aux femmes.

Depuis quatre ans que vous êtes dans cette Maison , j'ai eu occasion d'étudier votre caractère ; & je vous ai trouvée digne de toute mon estime. Vous avez semblé prendre pour moi de l'amitié ; vous m'avez marqué de la confiance ; & je crois mériter l'une & l'autre. J'ai joint à quelque usage du monde un peu d'expérience : vous avez souhaité d'apprendre comment on se conduisoit avec ceux que vous allez pratiquer ; je vais tâcher , par mes conseils , de vous éclairer sur les fautes que vous pourriez commettre , & sur les dangers qu'on ne peut éviter quand on ne les connoît pas.

Vous avez une Gouvernante assez bonne fille , mais fort peu propre à vous instruire dans les usages auxquels il faudra que vous vous conformiez. L'aveuglement des meres est étrange à l'égard de celles qu'elles choisissent pour élever leurs filles : elles prennent des femmes sans éducation pour faire celle d'une Demoiselle; elles s'imaginent que des personnes sans mœurs peuvent inspirer de la vertu. Conçoit-on que des femmes, dont les sentimens sont souvent conformes à la bassesse de leur naissance & à la façon dont elles ont vécu, soient propres à former le cœur d'une jeune personne aux bonnes choses , & son esprit aux belles; à lui donner de la grandeur dans l'ame & de l'élévation dans

l'esprit ? Non assurément. Je suis très-persuadée que les femmes de mérite feroient encore moins rares, si on avoit placé auprès d'elles des personnes en état de cultiver les heureuses dispositions avec lesquelles elles étoient nées. On croit que, quand on a mis une fille au Couvent pendant sept ou huit ans ; qu'on lui a donné des Maîtres qui, la plupart du tems ne lui ont rien appris, on a tout fait. Avec cette façon de penser, on a des filles pétries de préjugés, d'orgueil, de vanité & d'impertinence. Les meres d'un certain rang se croiroient deshonorées, si elles élevoient leurs filles auprès d'elles. Les soins qu'elles sacrifieroient à leur éducation leur couteroient un tems qui leur est trop cher ; elles le doivent au plaisir, & elles n'en

ont point de reste. Elles ont donné le jour à des filles , & elles s'embarassent fort peu si elles auront jamais de la raison ; & puis il faudroit prêcher d'exemple , & cela ne se peut.

Vous avez dix-huit ans ; & le monde ne vous connoît pas , ni vous ne connoissez pas le monde , avec lequel cependant vous allez vivre. On va commencer par vous répandre : en sortant d'ici , les spectacles , les promenades , les fêtes à Paris , à Versailles , ne se passeront point sans vous : on vous montrera tant , qu'en six mois vous serez aussi vue , aussi remarquée , que si vous n'aviez pas perdu une partie de votre vie au Couvent. On vous a donné des Maîtres ici , qui vous ont appris quelque chose : on vous en donne

nera du bel air dans le monde, qui ne vous apprendront rien ; mais c'est l'usage. C'en est pas là le seul ridicule auquel il faudra que vous vous conformiez. A la place de cet air doux & modeste, qui sied si bien aux jeunes personnes, on vous en fera prendre un galant & leste, qui va aux petites Maitresses, & dont une fille raisonnable se passeroit bien.

La fureur des parures vous saisira ; mais songez que les habillemens trop recherchés sont nuisibles aux belles personnes ; on a toujours la malice de dire que les parures d'une femme lui prêtent des agrémens. Ne cherchez pas non plus à vous singulariser par des habillemens extraordinaires : ils font passer celles qui les portent pour des folles, ou

(7)

pour des femmes de rien, qui veulent être remarquées. Comme à Paris personne ne se connoît, & que l'ajustement confond en apparence presque tous les états, il n'y a que l'air qui puisse distinguer les femmes du peuple d'avec les autres. Les femmes de peu de chose ont beau se couvrir d'étoffes de prix, se charger de brillans, cela ne leur ôtera jamais l'air bourgeois & commun. On se sent toujours de l'état dans lequel on est né : il n'y a qu'une éducation singulière qui puisse réparer le défaut de naissance & de figure.

Vous lirez encore ; mais consolez-vous : la vie des Saints, la Bible, les Essais de Morale, les Sermons, dont sans doute vous êtes dégoûtée, feront place à d'autres Livres.

A iv

Le Crébillon , l'Abbé Prevost , le Marivaux , bien-tôt chasseront de votre esprit les idées tristes de dévotion que l'on vous a données ; vous verrez d'autres mœurs que celles des Saintes qui vous ont si fort édifiée. Aux Livres de piété succéderont les Brochures nouvelles ; & vous vous amuserez bien autrement de ces jolis riens si bien tournés , & qu'il est si dangereux de lire à votre âge.

Voulez-vous que je vous parle en amie, Mademoiselle ? tous ces Livres ne vous conviennent pas : attendez que vous soyez mariée pour les lire. Alors si votre imagination se dérange , tant pis pour votre mari , ce sont ses affaires ; mais tant que vous serez fille , évitez tout ce qui pourroit l'émouvoir.

Il faut nécessairement que vous lisiez ; mais choisissez vos lectures. Je serois d'avis que vous commençassiez par l'Histoire de votre Pays, les Caracteres de la Bruyere , la Fable, les Généalogies des grandes Familles : il est bon de connoître les personnes avec lesquelles on doit se rencontrer. Ecrivez beaucoup : en écrivant on se forme le stile ; l'on apprend sa Langue , qu'il est honteux de ne pas sçavoir pour une fille de condition. Ecrivez donc : faites des remarques sur vos lectures ; on s'en imprime mieux dans la mémoire ce qu'on a lû. Vous pouvez d'ailleurs cultiver vos talens ; vous sçavez la Musique , vous touchez le Clavecin , cela peut servir à votre amusement. On n'est pas toujours avec les personnes qui nous plaisent ; & il vaut

mieux être seule , qu'avec les personnes qui ne nous plaisent pas. Les talens chassent l'ennui.

N'allez pas trop souvent aux Spectacles ; s'ils perfectionnent le goût, ils gâtent les mœurs, ils amo-
lissent le cœur , & portent l'ame à la tendresse. D'ailleurs , on y a plus de plaisir quand on y va peu ; & l'on se conserve long-tems nouvelle & aimable , en ne se montrant que rarement. J'ai vu de fort jolies personnes dans nos promenades , qui avoient été admirées , suivies pendant quelques mois , & que l'on ne regardoit plus , depuis qu'elles avoient accoutumé tous les yeux à leur figure prodiguée.

Les choses trop connues perdent de leur prix ; on a une espece de vé-

nération pour celles qui sont rares. Voulez-vous être long-tems belle ? montrez-vous rarement. Voulez-vous inspirer l'envie de vous connoître ? rendez votre connoissance difficile. Vous serez fortement désirée , si vous ne contentez pas pleinement la curiosité. Ne tirez jamais tout-à-fait le voile sur vos qualités ; c'est au tems à le lever entièrement ; laissez-le faire. La plupart de nos jolies femmes n'ont qu'un jour. Il y en a beaucoup qui n'ont qu'une heure ; au bout d'une heure on les a vues & entendues pour toute la vie. Elles ne découvriront rien de plus ; toute leur ressource est de connoître un monde où l'on a une fois dit qu'elles étoient jolies , dont elles parlent sans cesse , & qui ne dit plus rien d'elles.

Ne vous communiquez pas, je vous le répète : l'on a de la vénération & de l'estime pour les choses rares & nouvelles ; les plus belles perdent beaucoup d'être trop connues. Vous en jugerez quand vous aurez été plusieurs fois à l'Opéra. A mesure que vous le verrez, vous perdrez de la surprise où vous jettera le premier coup d'œil ; & insensiblement vous vous y trouverez avec la situation où vous serez à la Comédie, dans les cercles & à table. Il n'y a qu'une chose qui m'ait paru toujours nouvelle ; c'est le Bal : je ne m'y suis jamais trouvée sans plaisir. Je crois que c'est un effet de la passion que j'avois pour la danse & pour le grand bruit. Le tumulte me cause un étourdissement, qui sent de l'ivresse, & qui m'a plu long-

tems. La variété d'objets dissipe & occupe au point que l'on ne pense plus à rien, pourvu que l'on ne soit point avec ce que l'on aime. Cette compagnie gâte tout : alors on est gêné par ce qui nous environne, & très-souvent on s'ennuie. Pour goûter ces plaisirs, & les autres, il faut avoir l'ame aussi libre que je l'avois.

Que votre société soit douce : ne faites point sentir votre supériorité. L'esprit, les talens, le mérite, le rang & la fortune, sont pour les autres un poids assez pesant, sans l'augmenter de celui de l'ostentation.

Faite rarement les avances : prévenir certaines gens, c'est leur ôter l'envie de lier. D'ailleurs, je crois

qu'il est bon de sçavoir si on ne risque rien à faire société avec qui que ce soit. Quand on ne s'exposeroit qu'à s'ennuyer, c'est encore trop.

Je suis assez d'avis de ne servir de lustre à personne. Il ne faut jamais paroître qu'avec des gens qui ne nous déparent point. Une belle chose perd de son prix, quand elle entre en comparaison avec une plus belle.

Il est peu de femmes que les autres puissent prendre pour modèles, parce qu'il y en a peu qui méritent d'être imitées. D'ailleurs, l'amour-propre nous persuade presque toujours que nous en valons bien une autre. L'amour-propre exagere à nos yeux les défauts que

nous n'avons pas , & rabaisse les qualités qui nous manquent.

Craignez le ridicule de faire parler de vous. Il y a long-tems que l'on a dit que la femme de bonne réputation est celle dont on ne parle point , & cela est toujours vrai. Il est si difficile d'être louée de tout le monde , qu'il faut renoncer à l'envie d'être connue , ou s'exposer à cent sortes d'observations malignes. On fait parler de ses talens & de son esprit , mais c'est toujours aux dépens de sa réputation : il faut bien que les autres femmes mal partagées de la nature , entreprennent d'obscurcir tout ce qui les rend hideuses & méprisables par comparaison.

On ne vous accordera de l'esprit

qu'à condition que vous direz des riens, que vous parlerez beaucoup de choses futiles, & que vous les débiterez d'un ton de voix traînant, ou que vous marquerez une vivacité étourdissante dans des momens où il faudroit être posée, & de la nonchalance dans le tems où l'on doit montrer le plus de vivacité.

On vous jugera, & vous ferez sagement de recueillir dans les commencemens tout ce qui paroîtra digne de votre attention. Parlez peu & écoutez beaucoup : foyez fort délicate sur vos connoissances; qu'aucune considération ne vous engage de voir méchante compagnie. Jentends par méchante compagnie, les femmes galantes, les dévotes, les petit-maîtres, les fats,
les

les hommes sans mœurs & sans conduite : voilà ce qu'une Demoiselle de votre âge doit éviter avec soin. On juge d'un homme par le choix de sa maitresse, de ses amis & de ses livres ; & d'une femme, par le choix de ses sociétés & de son amant :

Quoique l'on dise que les personnes qui parlent bien n'ennuient jamais, je ne suis pas de cet avis : la grande volubilité de langue étourdit toujours ; & les personnes qui parlent beaucoup, sont sujettes à dire des choses fort communes & souvent fort inutiles. Les femmes qui ont ce défaut, parlent à tort & à travers de ce qu'elles ne sçavent pas, & n'entendent pas, la plupart du tems, ce qu'on leur dit. Les personnes silencieuses ont deux avan-

tages : l'un de juger des gens qui parlent , par leurs discours ; l'autre , de profiter des bonnes choses qui se disent , & de remarquer les mauvaises pour les éviter. Il est plus facile d'écouter les autres , que de s'écouter soi-même : on se livre dans un entretien animé , & l'on montre le fond du cœur sans s'en appercevoir.

Appliquez vous à avoir le goût délicat & fixe ; c'est la marque certaine de l'esprit & de l'éducation. Il y a des gens qui ont eu beaucoup d'esprit & qui ont manqué de goût. Aussi tout ce qu'ils ont dit , écrit & fait , s'en est senti. Les personnes sans goût peuvent être solides ; mais à coup sur , elles ne plairont jamais. Les femmes qui ont été bien élevées , ne manquent

pas ordinairement de goût ; mais il est question de l'avoir exquis.

Si les femmes qui ont été bien élevées, ont ordinairement du goût, celles qui ont de l'esprit, peuvent juger bien de beaucoup de choses ; mais qu'elles ne sortent jamais des bornes de leurs connoissances, si elles veulent raisonner. Il ne faut point parler de ce qu'on ne sçait point. Une femme d'esprit jugera d'un Roman, d'une piece de théâtre, & parlera musique, bal, fêtes, galanteries, sentimens, caracteres, modes, ridicules ; tout cela est de son ressort : mais elle doit s'en tenir là. S'il lui prenoit en fantaisie de moraliser à vingt-cinq ans, je lui conseillerois de faire ses réflexions avec des gens assez sensés pour ne pas y trouver à redire.

L'admiration n'est faite que pour les belles choses : en marquer pour des médiocres , c'est manquer de goût ; & en montrer pour des choses qui ne méritent pas l'attention , c'est défaut de discernement : il vaut mieux se taire que de louer sans raison ce qui ne mérite pas de l'être. Si l'on a regardé l'étonnement comme la marque d'un esprit borné , on doit regarder aussi comme des gens stupides ceux qui ne sont affectés par aucuns mouvemens d'admiration ni de répugnance. Les belles choses sont faites pour nous procurer du plaisir , pour surprendre nos sens par des sentimens doux ou voluptueux , selon les objets ; au lieu que les mauvaises choses ne sont faites que pour nous inspirer ou de l'horreur ou

du dégoût, selon que nos affections sont plus ou moins épurées.

On doit faire peu de cas des amis que l'on s'est acquis par des louanges fausses. Les complimens sont d'usage dans la société; mais ils ne doivent jamais être faits aux dépens de la vérité. S'ils ne conviennent point aux personnes à qui on les adresse, & si elles ont le sens commun, ce sont pour elles autant d'injures qu'elles sentent & ne pardonnent point. Les gens sont-ils assez simples pour croire les mériter? c'est presque se mettre à leur place que de les tromper. Un compliment bien tourné & fait à propos n'a jamais déplu: mais il faut, encore un coup, qu'il ait rapport à la vérité. Il n'y a que les courtis

sans & les valets qui puissent être de
vils adulateurs,

Un des plus grands bonheurs ,
c'est de sçavoir se suffire à soi-même.
La vie est remplie de momens vui-
des : il faut s'en épargner autant
que l'on peut ; & le vrai moyen ,
c'est de sçavoir les remplir. Il sem-
ble qu'une femme nouvellement
mariée n'ait appris quelque chose
étant fille , que pour tout oublier
quand elle est femme. Le jeu , les
visites , la toilette , tout a son tems ,
si l'on en excepte précisément ce
qui pourroit la rendre aimable. Je
ferois fâchée que vous fissiez ainsi.
Avec les dispositions que vous avez
pour les bonnes choses , ce seroit
grand dommage que vous perdif-
siez votre tems comme les autres.
Songez que celui de la jeunesse est

le seul pour apprendre, & qu'il vient un âge où les plaisirs nous quittent : il faut bien des ressources à une femme , pour la consoler de cet abandon.

Je ne vous conseille pas de vous livrer toute entiere à l'étude ; cela ne convient ni à votre âge ni à votre sexe. D'ailleurs, quand vous sçauriez beaucoup , cela ne serviroit gueres que pour vous. Il faut avoir une extrême modestie sur son sçavoir, & cacher soigneusement, surtout devant les autres femmes, que l'on sçait quelque chose qu'elles ignorent.

Il n'y a que les Princesses, destinées par leur naissance à être mariées dans les Pays étrangers , qui doivent apprendre les Langues

étrangeres. Il est fort inutile aux
particulieres de les sçavoir : le tems
qu'elles passeroient à les apprendre
seroit mieux employé à acquérir
des talens qui les rendroient aimables
pour tout le monde. Que
m'importe que Madame telle sça-
che le Latin ou l'Anglois, à moi
qui ne le sçais pas ? mais il m'im-
porte que Madame telle raisonne
bien, parce que je raisonne. Que
m'importe qu'elle lise les anciens
Auteurs, si elle n'entend pas les
Auteurs François ? N'est-il pas bien
amusant pour un époux, ou pour
des amis, qu'une femme soit propre
à occuper la place d'un Interprete ?
Il faut des tems infinis pour parve-
nir à la connoissance des Langues :
il n'est pas possible que l'on ne né-
glige, pour les apprendre, la par-
tie essentielle de l'éducation, qui

est de sçavoir bien la sienne & de la bien écrire. Je dirois volontiers comme M. de ** à sa femme, qui se cassoit la tête à étudier l'Espagnol: Eh, Madame! prenez un bon Maître de danse, qui vous apprenne à marcher & à vous présenter de bonne grace; & ne m'étourdissez pas avec votre douzaine de mots Espagnols, que vous ne direz jamais bien. Javois pris un Maître Italien: la première leçon m'ennuya: la seconde m'impacienta; & à la troisième, je remerciai le Maître, & je vis clairement que je n'apprendrois rien, ma vivacité ne s'accordant point avec les principes ennuyeux d'une Langue. Je me plaçai un jour devant une glace avec la Grammaire à la main; je répétai quelques mots, en étudiant mes mines; & je m'apperçus que

J'en faisois de fort ridicules : de dépit , je me mis à mon clavecin , & je me regardai jouer : Ah ! dis-je , c'est-là ce qui me convient ; voilà l'occupation d'une jeune personne : laissons les Dictionnaires & les Grammaires . & tâchons de nous rendre habile sur un instrument qui peut faire mon plaisir & celui des autres.

Les femmes sçavantes se donnent un travers dans le monde , soit par envie , soit qu'en effet il soit ridicule de voir une jolie femme raisonner sur des matieres qui ne semblent pas avoir été faites pour elle. Les conversations sur les affaires d'Etat , ou sur celles de Religion , ne vont point du tout aux femmes : cela demande un sérieux qui les dépare. En effet , ne voilà-t-il pas une belle

occupation pour une personne de notre sexe, de passer les nuits à lire le Pere Quesnel ou les Lettres Provinciales ? J'aimerois mieux donner à ma fille les Contes de la Fontaine que tous ces Livres-là. Ce qui pourroit en arriver, c'est qu'elle sçauroit des choses qu'elle se garderoit bien de paroître sçavoir. Mais dût-on la soupçonner de cette lecture, je l'aimerois mieux que de l'entendre argumenter comme un Docteur de Sorbonne.

Les Livres de Religion produisent plusieurs mauvais effets : ils donnent un esprit de contradiction & de dispute qui ne convient point à notre sexe. On s'accoutume à n'être jamais du sentiment de personne ; on prend insensiblement un ton de voix haut, qui est fort im-

poli. Si vous devenez dévote ; foyez-la tout simplement : ayez un bon Directeur, trois ou quatre Livres de piété ; c'en est assez pour être sainte, si l'envie vous en prend. Je serois bien fâchée cependant que vous vous jettassiez dans la dévotion ; ce seroit bien de l'esprit de perdu : car, ne vous y trompez pas ; on ne peut être femme d'esprit & femme dévote ; la dévotion donne des scrupules , & les scrupules gênent. Les personnes dévotes fuient le monde , & c'est dans le monde que l'on trouve les conversations vives & brillantes, pleines de politesse & d'enjouement, qui amusent l'esprit & exercent l'imagination. Non, il n'est pas permis à une femme dévote d'avoir de l'imagination, si ce n'est de celle de Sainte Thérèse ou de Marie-à-la-Coque. Il faut de

toute nécessité renoncer aux plaisirs : les austérités de la vie pénitente ne s'accordent pas avec les satisfactions & les vanités du monde. Plus d'ajustemens, plus de spectacles : adieu les discours de galanterie ; & c'est le pire.

J'ai demandé à une Dame fort pieuse ce qui lui avoit le plus coûté à quitter, quand elle se fit dévote. Elle me répondit ingénument, que c'étoient les conversations galantes & le rouge ; & en effet, cela doit coûter beaucoup. Comment se passer de s'entendre dire que l'on est charmante, que l'on est aimée, que l'on est adorable, & mille autres fadeurs semblables ? Comment paroître comme une déterrée, après avoir eu le visage animé des plus vives couleurs ? Tout cela est ter-

rible : mais le pis est, qu'après avoir embrassé la vie mortifiée on s'en ennuie : & un beau jour on revient au monde que l'on a quitté quelques années auparavant avec éclat. C'est à mon sens le comble de la folie. Vous ne sçauriez croire le mauvais effet que ce retour produit. Une femme passe pour une tête sans cervelle, qui ne sçait ce qu'il lui faut, & à qui sa personne est à charge. Souvenez-vous, Mademoiselle, que quaud une fois on est dévote, il faut absolument mourir dévote ; il faut soutenir l'état que l'on a choisi, dût-on passer sa vie dans le plus cruel ennui. Mais ce n'est point à votre âge que ce goût-là prend : c'est ordinairement quand on a vécu vingt ans dans le monde, que l'on a été peu ménagere des plaisirs, & qu'ils sont de-

venus insipides à force d'en goûter ;
ou bien que l'on a essuyé de violens
chagrins , que l'on cherche à se
consoler avec Dieu des malheurs
que nous ont attiré nos folies.

Il est encore des défauts que la
dévotion outrée donne : c'est de
nous rendre de méchante humeur
avec les autres , enclines à censu-
rer sans ménagement toutes les ac-
tions du prochain , & de les inter-
préter toujours mal ; enfin , de nous
rendre fort ennuyeuses à nous mê-
mes & aux autres. Voyez ce que
produit la dévotion , telle que l'ont
la plupart des femmes d'à présent.
Je n'ai jamais prétendu qu'une fille
bien née n'eût pas de la piété. Je
soutiens même qu'il est absolument
essentiel d'avoir de la Religion ;
elle est le fondement de toutes les

vertus. Mais je voudrois qu'elle en eût comme un honnête homme, libre de superstitions. Les filles qui ont demeuré long-tems dans les Couvens, en sont pétries. Je compte que le grand usage du monde vous en débarrassera.

Si la décence est absolument essentielle à une femme dans son ajustement & dans son maintien, elle est bien d'une autre conséquence dans son langage. On juge d'une femme par sa conversation. Si elle parle mal, elle a été mal élevée; si elle parle bien, son éducation répond à son langage. Je ne vous recommande pas d'éviter les équivoques; une fille bien née ne doit pas même les entendre. Quoique les conversations soient fort libres à présent, il est pourtant indécént

à une fille d'y prendre part : quand elle entend ce que l'on dit , elle n'a que deux partis , ou de rire comme les autres , ou de dissimuler. Prendre son sérieux , c'est faire la précieuse , encourager des gens malins à redoubler d'extravagance , & s'exposer à faire une mauvaise figure , en continuant un air imposant qui n'en impose point.

Ne faites point de vers ; il est trop difficile d'en faire des bons. De tous les talens restrains à l'état d'homme , c'est peut-être le plus ridicule pour une femme. Il me semble que celle qu'on verroit à la tête de ses ouvriers avec une longue perche à la main conduire l'ordonnance d'un bâtiment , seroit moins bizarre que celle qui se tourmenteroit à composer deux cou-

plets de chanson. Les Langues, la Poësie. les Loix du Royaume, les matieres de Religion; toutes ces belles choses sont insupportables dans une femme : je les en avertis au nom de tous les hommes sensés.

Si parler bien est la marque de la belle éducation, bien écrire marque la femme d'esprit; c'est la façon d'écrire qui distingue la femme ordinaire d'avec la femme d'esprit. Parlez bien, écrivez encore mieux : Pensez bien, & pensez haut avec vos amis, & tâchez sur-tout de vous exprimer avec aisance. Pour acquérir la facilité de s'énoncer, il est nécessaire de sçavoir bien sa Langue, & de connoître toute la force des termes : faute d'en trouver qui conviennent, on reste court,

dans la crainte d'en hasarder de mal placés. Madame de *** est admirable à voir; mais il ne faut pas l'entendre : chaque mot qu'elle prononce obscurcit sa figure, de façon qu'on la quitte comme si elle étoit laide : malgré la beauté de ses yeux & l'éclat de son teint, elle n'a jamais sçu conserver de conquêtes : elle les fait en se montrant ; elle les perd en parlant. Quelle fatalité !

Il faut se défaire de l'excès de timidité : une noble assurance prête beaucoup à la figure, & fait merveille dans la conversation. La timidité gêne & embarrasse : faute d'un peu de hardiesse, on ne hasarde rien, on manque l'occasion de dire de bonnes choses, & on perd même celle de s'avancer. La

fortune aime les téméraires ; & les femmes le font quelquefois ; ce n'est pas ce qu'elles font de mieux. Quand l'assurance est accompagnée de la beauté & de l'esprit , il n'est rien dont on ne vienne à bout : mais dût-on échouer dans toutes les entreprises , j'aime encore mieux la timidité que l'excès opposé.

L'art de plaite est le plus grand des arts. Quand on plaît, tout réussit , tout est facile. Ce talent dépend d'un je ne sçai quoi , qu'il est si difficile de définir , & que si peu de personnes possèdent , que ceux qui l'ont en doivent rendre grâces à la nature seule ; car il n'y a qu'elle qui le donne ; l'étude du monde n'y fait rien.

Un bel extérieur donne de la sérénité & de l'assurance. La certitude de plaire est le plus bel ornement d'une belle personne. Les laides femmes ont répandu sur leur visage un air d'ennui & de mauvaise humeur, qui les rend encore plus insupportables. Le triste sort en effet, que celui d'une laide femme !

Une femme laide ne peut réparer ce qui lui manque du côté de la figure, qu'en ornant son esprit, si elle en a ; & si elle en manque, il faut qu'elle renonce à tous les plaisirs ; ils ne sont pas faits pour elle. Il n'y a que Dieu qui puisse donner quelque consolation aux femmes laides & sottes : c'est ce qu'elles comprennent elles-mêmes par une sorte d'instinct qui leur est propre ;

car elles font ordinairement dévotés.

Les graces & les belles manieres font plus nécessaires aux femmes, qu'une belle figure: sans les graces, la beauté ne plaît jamais; sans les belles manieres, toutes les bonnes actions perdent de leur prix. Quoique les graces & les belles manieres doivent être naturelles, on peut cependant les acquérir. L'art corrige la nature, ou l'embellit: les excellens Maîtres & la bonne compagnie font beaucoup. Ce sont les belles manieres qui distinguent: elles annoncent de la noblesse & de l'éducation. Vous voyez des personnes dont la figure n'est rien moins que belle, qui plaisent beaucoup; & elles ne doivent cet avantage, le plus grand de tous, qu'à

un je ne sçai quoi , qui vient du geste & de la façon de faire toutes choses.

La beauté, sans esprit, est d'une dangereuse conséquence. Si une femme plaît seulement par les charmes de sa figure, les passions qu'elle inspire sont de courte durée. Une fille qui n'a que des charmes pour tout mérite, n'a que deux partis à prendre; l'un d'être excessivement sage, l'autre de donner sans ménagement dans la galanterie. Il ne faut point d'esprit pour conquérir beaucoup d'amans, & pour en changer souvent; mais il en faut plus que beaucoup de femmes n'en ont, pour en fixer un. Qu'une femme sans esprit, qui s'attache à un homme qui en a, se prépare de chagrins!

Revenons aux femmes avec lesquelles il faudra nécessairement que vous viviez. Le plus sûr pour une fille aimable, qui voudroit être parfaitement heureuse, ce seroit de n'en point voir. Mais le moyen ? On a des parentes ; il faut faire des visites de bienséance ; il faut en recevoir. Le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de vous appliquer à bien connoître celles que vous serez obligée de voir avec quelque habitude. Ne vous confiez jamais à elles dans vos affaires de cœur ; ne leur montrez jamais ce que vous pensez ; soyez sur vos gardes ; qu'elles ne vous devinent point ; ne leur dites jamais rien qui leur déplaîse ; ne traitez favorablement ni leurs amis, ni leurs amans : & vous verrez qu'avec toutes ces précautions,

vous aurez bien de la peine à sauver votre réputation.

Vous avez un tems plus ou moins long à-être en bute à la médifance, & peut-être à la calomnie. On ne cessera de vous déchirer que quand vous aurez perdu vos charmes : tant qu'il en reste , il faut compter que la réputation n'est pas en sûreté. Si l'amitié vous parle en faveur de quelqu'une, aimez-la jusqu'à la confidence exclusivement. Moi-même , qui vous aime beaucoup , & qui suis la premiere à blâmer les défauts de mon sexe , je ne sçai , si j'étois en concurence d'amans ou d'agrémens avec vous , si je ne vous trahirois pas. Du moins, vous ne risquerez jamais rien d'être fort réservée avec toutes les femmes. C'est à mon sens la premiere regle

de conduite qu'une aimable fille doit suivre, quand elle entre dans le monde.

Quand une femme a le bonheur d'être née avec une jolie figure, il y a de la sottise de chercher des défauts dans celle des autres : le mépris que l'on en fait, ne nous embellit pas, & ne rend pas moins aimables celles que nous déprisons. Il faut convenir bonnement de ce que l'on pense là-dessus : les hommes, à qui nous parlons, ont des yeux ; & tout ce que nous pourrions dire au désavantage des personnes qui leur plaisent, ne leur persuaderoit pas qu'ils sont aveugles.

On vous trouve ici l'air haut ; & en effet vous l'avez : quand vous pourriez vous en défaire, il ne le

faudroit pas ; cet air en impose toujours. Il ne convient à personne d'être fiere : avec ses semblables, c'est sottise ; avec les personnes au-dessus, c'est folie ; & avec celles au-dessous, c'est ridicule : mais l'extérieur de la fierté vous fera respecter des hommes & craindre des femmes. Cet air suppose aussi de la naissance, de l'éducation & de la noblesse dans les sentimens. Je n'entends pas par l'air haut, un visage sérieux & grave, le regard hardi, le maintien précieux, la démarche composée : ce n'est pas cela : l'air haut dont je veux parler, ne s'affecte point, il est né avec nous ; c'est la noblesse de la physionomie, l'assurance dans la démarche, la décence dans le geste, l'aisance & la politesse dans les manieres : la façon de se mettre contribue beau-

coup à le perfectionner. Si vous aviez jamais le malheur d'être galante , il vous sauveroit bien des mauvais discours. En effet , comment attaquer une femme, qui porte sur le front & dans le maintien les caracteres de la pudeur & de la vertu? Nous voyons tous les jours des femmes dont les désordres ont fait de l'éclat ; cependant , à peine ose-t-on le croire , elles en imposent ; & la décence qu'elles ont conservée , fait oublier , en les voyant , qu'elles ont eu des égaremens : voilà ce que produit l'air dont je viens de parler. Rien ne contribue tant à la perte de la réputation , que l'air indécent. Celles qui l'ont , sont soupçonnées bien avant que d'avoir mérité les soupçons.

Appliquez-vous à n'offenser personne : il est des gens qui n'oublient jamais les offenses qu'on leur a faites ; & je crois qu'ils ont raison : on ne doit pas plus les oublier que les services.

On revient de la colere, de l'indignation, ou de l'indifférence ; mais jamais du mépris. On est à côté de ceux que l'on hait ; mais on est loin de ceux que l'on méprise. L'on ne méprise point sans de justes raisons. Le mépris étant fondé sur la connoissance des vices, ou du méchant naturel des personnes, le tems ne nous fait pas changer d'avis ; car le naturel ne change point : il naît avec nous, & nous mourons avec lui.

Rien ne marque tant de dureté dans l'esprit que l'entêtement & l'obstination. La politesse oblige de céder, quand on a raison; que sera-ce quand on a tort & qu'on le sçait? Quand on s'accoutume à disputer avec opiniâtreté, il est presque impossible qu'il n'échape quelque chose d'offensant contre les personnes avec lesquelles on parle: la conversation s'échauffe, & on parvient insensiblement à avoir tous les symptômes de la colere. La modération rapproche plus les esprits, que ne font souvent les bonnes raisons dites avec véhémence: quand on s'emporte, je me tais; ce n'est plus le moment de se faire entendre. Si vous voulez amener quelqu'un à vos sentimens, il faut commencer par sonder s'il n'en

a pas qui vous soient contraires. Il ne faut jamais heurter de front personne; car c'est le véritable moyen de se découvrir, & de mettre les gens sur leurs gardes.

Il faut de la finesse pour vivre avec les personnes qui nous sont indifférentes; mais c'est manquer essentiellement à ses amis, que d'en user avec eux: la confiance doit être la première preuve d'amitié. L'ami doit voir jusqu'au fond de l'ame; il ne l'est point, si l'on a quelque chose de réservé pour lui.

Si je vous regardois comme une fille d'un esprit ordinaire, je vous dirois: N'ayez point de finesse, parce qu'il est trop difficile d'en avoir assez.

Tâchez d'engager ceux dont vous aurez affaire ; mais ne vous engagez point avec eux. Il faut être toujours en état de rompre avec les indifférens , sans être accusé de légèreté.

On peut toujours tirer parti du malheur des autres , profiter de leurs désastres, si ce sont des indifférens. Si ce sont des amis , on se les attache en les secourant ; des ennemis , on cesse de les craindre : amis, indifférens, ou ennemis, leur exemple est utile. Je voudrois que M. de la Rochefoucauld n'eut pas entendu autre chose, quand il a dit qu'il y avoit dans le malheur des personnes qui nous sont les plus cheres, toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.

Je

Je ne ſçai pourquoi l'on dit qu'il eſt difficile de connoître le cœur humain. On peut, je crois, ſuppoſer que tout homme veut avoir du bien, des honneurs, de la réputation, de l'autorité, des amis ſinceres, une femme fidelle, une maitreſſe aimable, de beaux enfans, de la naiſſance, de la figure, de l'eſprit, des talens, de la ſanté, & prononcer que quiconque veut, par ſes diſcours ou ſes actions, nous perſuader ſon déſintéreſſement ſur ces objets, eſt un hypocrite ou un fou.

Quand vous voudrez confier un ſecret à quelqu'un, ayez toujours un gage du ſien. Je vous permets de compter ſur la diſcrétion des autres, quand ils vous appréhen-

D

deront autant que vous les crain-
drez.

On doit se ressouvenir du bien
& du mal que l'on nous fait : le
bien, pour en avoir de la recon-
noissance ; & le mal, pour sçavoir
à quoi s'en tenir avec ceux de qui
il nous est venu. Si l'ingratitude
marque peu d'ame, l'oubli des in-
jures marque peu de cœur. Ce n'est
pas que je conseille la vengeance :
au contraire, il faut sçavoir payer
de mépris. On n'a jamais accusé
personne de manquer de générosi-
té, pour avoir sçu mépriser. On ne
fait point de mal ordinairement à
ceux que l'on méprise. Il n'est pas
de gens qui devroient jouir de plus
de tranquillité que ceux qui sont
méprisés ; personne ne leur en veut.

Il y a quelque chose de si humiliant dans l'excuse, que l'on devroit bien prendre garde de ne se point mettre dans le cas d'en faire à personne. Demander pardon, c'est convenir que l'on a tort; & il n'est pas permis à une personne qui pense, d'avoir fait ou dit des sottises. Vous me direz que les circonstances entraînent souvent, & que l'on se trouve comme forcé de faire des choses dont on se repent après. A cela, je vous répondrai, que c'est toujours défaut de prévoyance, ou excès de passion. Les personnes étourdies sont sujettes à donner du chagrin à tout ce qui les entoure. Prétendre que le cœur ni l'esprit n'ont point de part à ce qui leur échape d'offensant, c'est les excuser par une injure. Cependant

il faut avouer que la malice n'est pas le défaut des personnes vives, & que l'étourderie ne va guere sans la vivacité.

Quand une fois vous aurez pris quelqu'un en amitié, & qu'il aura besoin de vos services, rendez-lui-en tant que vous pourrez. Prenez bien garde de manquer une occasion de dessein prémédité : on perd tout le mérite des bienfaits passés, quand ils ne sont pas renouvelés. Les ingrats ne manquent jamais d'accuser de mauvaise volonté ceux qui, pouvant les obliger toujours, ne le font pas.

Il faut éprouver ses amis dans les commencemens de leur commerce, & les épargner quand on est sûr de leur bonne volonté. S'il

vous arrive jamais d'avoir compté sur les services de gens qui se seront éloignés dans l'occasion , reprochez-vous de les avoir mal connus ; & étudiez mieux ceux qui vous resteront attachés. Il est un moment critique pour la plupart des vertus humaines , mais sur-tout pour l'amitié.

Tâchez , tant que vous pourrez , de n'avoir point à reconnoître : il vaut mieux engager les autres à la reconnoissance , que de leur en devoir. Plus nous faisons , plus il nous reste à faire pour nos amis : tant que le cœur nous parle pour eux , les occasions ne cessent de les servir. Il y a des gens qui disent : J'ai tout fait pour un tel. A moins que ce ne soit un reproche , il faut qu'ils n'aiment plus ; car tant que l'on

aime, on peut en donner des preuves, quand ce ne seroit que celle d'aimer toujours, qui est à mon sens, la plus forte de toutes.

Vous avez du penchant vers la générosité : il faut donner, Mademoiselle, & donner bien ; c'est l'essentiel. Tant de gens donnent & donnent si mal, qu'en vérité je les aimerois mieux avarés : ils auroient tout gardé, & n'auroient pas fait des mécontents. Si vous pouvez rendre service à quelqu'un que vous vouliez obliger, faites-le donc avec promptitude & de bonne grace : vous ajouterez un grand prix à vos bienfaits, en ne laissant point languir dans l'attente les personnes qui s'adressent à vous ; & vous augmenterez leur reconnoissance ou leur ingratitude : il vaut encore

mieux faire des ingrats, que n'être bon à rien. Cependant consultez vos moyens. Un homme qu'il faudroit enfermer de bonne heure à Charenton, c'est celui qui a le cœur d'un Roy & la fortune d'un particulier.

L'ostentation gâte beaucoup du mérite d'une belle action. Je connois une fort grande Dame, qui ne donne aux personnes qui s'adressent à elle dans leurs nécessités, qu'après être montée dans son carrosse. Elle appelle un Page, tire sa bourse, y prend un louis, & dit tout haut, que l'on donne cela à Monsieur, ou à Madame, en montrant du doigt le malheureux, qui est obligé de tendre la main.

Voulez-vous sçavoir comment

il faut donner ? mettez vous à la place de celui qui reçoit.

Ne vous chargez jamais de mauvaises nouvelles ; il ne faut être l'instrument de la désolation de personne : il vaut mieux consoler ceux qui sont dans le chagrin. La meilleure façon est de flater leurs douleurs , de les amener par degrés aux moyens de les faire cesser. Je ne trouve rien de si difficile que de remettre de la tranquillité dans l'esprit de ceux qui sont vraiment affligés. J'ai essayé plusieurs fois d'exhorter des gens à la patience ; & je sentoïis que je prêchois mal une vertu que je n'ai jamais trop connue. Je crois que l'on a mauvaise grace de proposer aux autres une chose que l'on ne pratique pas ; & je sçais que je ne convertissois

personne, que je les quittois tout aussi impatientés que moi de mon peu de succès.

Ne répondez aux injures, ni aux calomnies, que par le mépris. Paroître sensible à la peine qu'un ennemi nous fait, c'est lui donner la satisfaction qu'il desiroit, le plaisir de nous chagriner : en ne faisant point attention à ce qui nous vient de sa part, il prend le parti du repos, puisque sa malice ne produit rien. J'ai toujours regardé l'attention à relever les mauvais discours comme le moyen de les perpétuer.

Les mouvemens de l'indignation ne partent ni de la colere ni du mépris ; c'est un sentiment particulier, qui tient de l'une & de l'autre, &

qui naît de la parfaite connoissance des bons & des mauvais procédés; & il en est la mesure. Il est des esprits qui conçoivent à l'instant le sens d'une action; ils en sont révoltés quand elle est mauvaise, selon leur plus ou moins de pénétration ou de sensibilité. C'est par le mépris & par l'indignation que les personnes bien nées répondent aux injures.

Projetez avec raison; exécutez avec jugement; méditez vos entreprises avec esprit, conduisez-les avec finesse; & vous réussirez toujours.

On ne peut compter d'exécuter que les résolutions que l'on prend de sens froid. Ce que l'on projette dans la passion, s'exécute mal ou

point. On se promet , par exemple, de ne plus voir une personne que l'on aime & dont on est mécontent : tant que la passion subsiste , on n'en fait rien ; & quand on a la force de prendre le parti de la fuite , à coup sûr on n'aime plus.

Il n'est pas bien décidé que le bonheur ne dépende pas de nous : le mérite y fait quelque chose , & la bonne conduite presque tout. Vous me répondrez peut-être , que n'étant pas les maîtres des événemens , il est impossible de les amener heureux ou favorables. A cela j'en appellerai à votre expérience. L'on n'a presque point eu de chagrins , d'inquiétudes , enfin de tout ce qui trouble le bonheur , qu'ils n'aient été précédés de quelque faute. Si l'on suivoit le bon sens ,

la vertu , la justice & la raison dans toutes ses démarches , on seroit souverainement heureux : mais ce haut point de perfection n'est pas le partage de l'homme ; la divinité se l'est réservé : il n'est question que de se la proposer pour modele ; la récompense suivra pas à pas le succès.

Faites cas du mérite dans l'indigence. Mais comment le distingue-t-on à votre âge , quand il est abandonné de la fortune ? Il semble qu'une jeune personne , comme vous , ne jette les yeux que sur l'éclat d'un rang , ou le brillant d'un équipage : cependant celui qui en est possesseur , n'est pas toujours un homme recommandable par ses vertus. Si je vous connois bien , je crois que s'il se glissoit chez vous

de ces hommes aimables , dont toutes les richesses ne consistent que dans leurs qualités personnelles , vous en feriez toute la distinction dont vous êtes capable ; mais auriez-vous bien le courage de l'avouer ? Ne craindriez-vous point que M. le Comte ou M. le Marquis ne vous demandât ce que vous faites d'un homme sans naissance & sans bien ? La question est embarrassante : mais, Mademoiselle, vous y satisferez , s'il vous plaît. Pour moi, je sçai ce que j'ai répondu dans semblable occasion ; & en vérité, ce n'étoit pas à la satisfaction de M. le Comte ou de M. le Marquis.

La haine du crime & le mépris du ridicule , sont les marques d'une belle ame & d'un bon jugement. Aimez les gens d'esprit ;

craignez les méchans, & souffrez les fots; ils sont les plus forts.

Vous êtes vive & emportée : il faudra modérer cette humeur. Songez que vous aurez à vivre avec des gens, à qui il est nécessaire de céder ou par égard ou par respect. Il n'y auroit que les domestiques à qui on pût parler avec hauteur ; encore c'est le véritable moyen d'en être haï, & l'on ne veut l'être de personne.

L'imagination nous procure ou beaucoup de plaisir, ou beaucoup de peines. Il y a des gens qu'elle tyrannise sans cesse par des chagrins dont elle les menace, & qui souvent n'arrivent point ; d'autres à qui elle promet des plaisirs, qu'ils ne goûteront jamais qu'en idée ; il

seroit à souhaiter pour les uns & les autres qu'ils n'eussent rien imaginé : modérez donc votre imagination, & ne vous mettez point à sa discrétion.

C'est une grande entreprise que de vaincre son humeur ; mais avec le tems & les réflexions, vous en viendrez à bout. Vous verrez dans le monde, que souvent les personnes les plus violentes sont celles qui montrent le plus de modération. C'est à force de se travailler qu'elles sont parvenues à avoir les apparences de la douceur. Dans les occasions, elles se démasqueront peut-être ; la vertu d'emprunt les abandonnera, mais ce n'est qu'après les avoir poussées à bout.

La modération est plus encore

la vertu des femmes que celle des hommes. Il semble qu'elles soient faites pour n'en jamais sortir. Elles sont si peu contredites, & elles ont si peu d'occasion de s'emporter, qu'on diroit qu'une femme qui s'irrite, change de sexe. Les femmes du commun sont presque toutes méchantes ; & rien ne ressemble tant à la méchanceté que l'empor-tement. Si les femmes bien nées étoient à portée de voir une femme du peuple dans sa colere, elles se corrigeroient pour la vie de ces violences. La colere rend hideuses les personnes de la figure la plus aimable ; elle porte celles qui ont le plus d'esprit à dire & à faire mille choses qui avilissent toujours, & qui souvent dèshonorent.

Evitez les gens qui vous déplai-
ront

ront autant que vous pourrez ; mais si le hasard vous les fait rencontrer , ou que vous foyez obligée de les voir , cachez soigneusement votre aversion : le mérite a assez d'envieux , sans qu'il se fasse encore des ennemis ; & le dédain ne manque jamais d'en attirer. Obligez l'amour propre des autres ; car il est très-reconnoissant.

L'on a des jours négligés pour l'esprit comme pour la figure ; & ces jours , quelque effort que l'on fasse , on ne paroît point avec avantage ; en bonne politique , on ne devroit pas paroître ; l'envie & la médisance épient ces jours-là , & en profitent toujours , pour trouver des taches au mérite ou à la beauté.

Quand on est content de soi , on

E

est rarement mécontent des autres. Toutes les fois qu'il vous arrivera d'avoir de l'humeur, hâtez-vous de faire une action vertueuse. C'est la plus solide consolation que vous puissiez accorder à l'amour propre.

Les belles actions ne sont point sujettes aux regrets : les personnes qui les font, si elles sont fâchées de les avoir faites, quelque chose qu'il leur en ait coûté, à coup sûr n'ont pas les vertus qui semblent les avoir occasionnées. Il est donc vrai que ce sont plutôt les circonstances qui déterminent, que l'inclination, à faire bien. Un homme se bat courageusement en présence de temoins, qui n'auroit été qu'un lâche tête-à-tête avec son adversaire. Une femme montre de la vertu à un homme qui lui déplaît,

qui n'auroit eu que de la foiblesse vis-à-vis d'un amant aimé. Un autre donne parce qu'il sçait que ses bienfaits seront connus. Ce n'est donc ni la compassion, ni la pudeur, ni le courage, qui remuent, mais bien la vanité, la répugnance & l'ostentation. Je crois encore une fois que tout dépend du tempérament & des circonstances.

Ne jugez point des gens par une première action qui vous aura paru belle ; il faut attendre celles qui la suivront. Il y a peu de caractères qui se soutiennent. Un homme qui fait quelque chose de bien, a presque toujours ses vûes. Si le bien demeurait ignoré, peu de personnes le feroient. Avant que de porter votre jugement , assurez-vous donc que vous ne vous trompez

pas. Si l'on quitte tout pour suivre un ami hors d'état de procurer une situation plus douce que celle dont on jouit, il est certain que c'est l'amitié qui guide ; mais si l'ami qu'on suit peut rendre plus qu'on n'abandonne, c'est peut-être l'intérêt qui détermine , & vous êtes dupes du sacrifice, vous , l'ami, & peut-être celui qui le fait. On trouve tous les jours de ces gens , qui se vantent d'avoir tout quitté pour d'autres. Si l'on examinait bien , on verroit qu'ils ont saisi seulement une occasion de s'éloigner de ce qu'ils haïssoient , ou de se procurer des avantages qu'ils n'avoient pas. Le mal au contraire décide l'homme. Celui qui est capable d'une mauvaise action, est à coup sûr un méchant. On peut dire en ce sens que le bien en impose quelque-

fois ; mais que le mal est toujours vrai.

N'enviez point. Quand vous verrez des personnes qui vous paroîtront plus heureuses que vous, songez que peut-être elles le sont moins. Si c'est le rang qui fait votre ambition, pensez qu'un rang n'est souvent qu'un joug onéreux, Le rang élevé commande à celui qui l'occupe. Si ce sont les grands biens, je vous conseille d'être un peu Philosophe là dessus. Il faut du bien, sans doute ; mais à quoi sert le superflu ? Une personne qui est née avec dix mille livres de rente, a tort d'en souhaiter vingt ; encore si c'étoit pour en faire part à l'indigent, mais non : on dépense à proportion de ce qu'on a, & on ne se trouvera jamais assez riche, s'il

faut accumuler de l'or au niveau de ses fantaisies : si ce sont des qualités ou des vertus, il faut travailler à les acquérir. Le plus court chemin d'obtenir le mérite qui nous manque, c'est de corriger les défauts qui lui sont opposés.

Nous avons peine à louer. L'envie ou la honte nous ferme la bouche, quand il s'agit d'exalter nos semblables, & sur-tout celles que nous sentons valoir mieux que nous. Les hommes ont un peu plus d'équité. Un homme convient assez volontiers du mérite d'un autre homme. Pourquoi cette différence ? Nos éloges, non plus que les leurs, n'ôtent rien à la personne qui loue, & ils ajoutent à celle qui a loué.

Je vous avertis qu'il est très-facile de prendre celui qui sçait flatter pour un homme d'esprit ; on s'y trompe à tout moment.

Sans la médisance beaucoup de gens n'auroient rien à dire. Les femmes , que l'oïveté , le caractère & la curiosité portent à sçavoir ce qui se passe , sont presque toutes médisantes. La seule différence qui se rencontre dans leur façon de médire , vient du plus ou moins d'esprit qu'elles ont, Il y en a qui racontent simplement le mal qu'elles sçavent ou qu'elles ont entendu dire , & d'autres qui donnent aux choses un tour plus ou moins défavorable , selon leur plus ou moins de malignité. Il me paroît indigne d'une femme bien née

d'ajouter des circonstances aux dépens de la vérité. Le monde fournit tant de ridicules ; il seroit aussi sage de les connoître sans les censurer, qu'il est mal d'en parler sans les connoître.

Acquérez vous des connoissances, elles guérissent de la médifance & de l'indiscrétion.

Les femmes ne sont point sujettes à la misantropie : qu'est-ce donc qui les fait médire ? Ce n'est pas l'horreur du vice : celles qui médifent le plus, ne sont pas moins vicieuses que les autres.

La raillerie est toujours mal reçue de celui à qui elle s'adresse, & ne fait gueres d'honneur à celui qui raille ; le dessein de piquer quel-

qu'un est dangereux. On s'expose à entendre des réponses fort offensantes. Il faut bien de l'esprit & de la finesse pour badiner joliment, & beaucoup de supériorité sur la personne que l'on badine.

Il faut fermer l'oreille à la calomnie : la vie ne peut être passée tranquillement quand on fait attention aux mauvais discours : l'amour du repos exige que nous évitions tout ce qui pourroit le troubler.

Il est un silence plus calomnieux que le discours ; & j'ai mieux aimé quelquefois parler mal-à-propos, que de me taire.

L'ambition a perdu de grands hommes, & a fait donner dans le

travers bien des femmes, qui, sans cette malheureuse passion, auroient été vertueuses. Pour vouloir s'élever au-dessus des autres, on est souvent obligé de faire des démarches qui rabaisent au-dessous d'eux & de soi-même. On ne parvient gueres à ses fins qu'en caressant des gens dont on auroit méprisé la connoissance, sans le besoin qu'on a de leurs services. Il faut attendre la fortune & les honneurs ; ou s'il faut les rechercher, que ce ne soit jamais aux dépens de la vertu, ni de la délicatesse des sentimens.

La seule ambition permise à une femme qui a de la raison, c'est de mériter l'estime & même l'admiration des personnes qui ont de l'honneur & du jugement : mais ce n'est pas en donnant dans tous les

travers de notre sexe que l'on en vient-là.

Pensez du Public au fond de votre ame comme il vous plaira ; mais faites-lui respecter vos démarches. Si vous êtes jamais reprehensive à ses yeux , il n'aura pas la bonté de vous excuser. C'est tout ce que vous pourriez attendre de votre ami : mais le Public sera toujours l'ennemi des particuliers, & les particuliers les ennemis du Public.

Il ne faut négliger ni ses amis , ni sa réputation , ni sa fortune. Je ne blâmerois pas d'aller un peu au-devant de ces choses ; elles en valent bien la peine. D'ailleurs, la négligence ne conserve rien ; tout lui échape. Les personnes indolen-

tes ne vivent point ; il semble qu'elles ne soient nées que pour dormir : elles mettent toute leur vie à commencer une affaire , qu'une autre , avec de l'activité , finiroit en un jour.

Pour le jeu , je ne crois pas que ce soit jamais votre passion favorite ; votre esprit ne s'accommodera pas de cette occupation frivole. Le jeu est la passion des désœuvrés. Tout le monde joue ; mais il ne faut accorder à cet amusement que les momens qu'on ne peut emploïer mieux. Quand une femme en fait sa passion dominante , elle est perdue ; plus elle joue , & plus elle veut jouer : elle néglige le soin de sa santé , de sa réputation , de son repos , de sa famille ; & pourquoi ? pour confier au hasard le soin de sa for-

tune ; quel aveuglement ! Mais il faut moins s'en prendre à cette femme, qu'à celles à qui on en avoit confié l'éducation. Si on nous accoutumoit de bonne heure à aimer la lecture & des occupations qui pourroient nous amuser en nous instruisant , on ne joueroit point , ou fort peu. Comment trouvez-vous ces femmes , qui, depuis quatre heures qu'elles sortent de table, jusqu'à dix qu'elles s'y remettent, ne quittent pas le jeu ? Elles s'en tirent la plupart avec la rage d'avoir perdu, ou avec la joie maligne d'avoir gagné leurs amis. Toutes les joueuses aiment l'argent : & rien n'est si vil que cet attachement. Il faut jouer comme on écoute un mauvais Sermon, quand on ne peut faire autrement.

Les femmes prennent des ridicules, comme des modes. Il y a des tems, où il est du bel air d'avoir des vapeurs, un autre où il est de mode de faire les délicates; un autre tems, où on affecte une santé forte. Ne donnez point dans ces travers. Si vous êtes malade, plaignez-vous; & si vous vous portez bien, ne refusez pas à vos amis la satisfaction de vous voir en bonne santé.

Ne rougissez jamais, Mademoiselle, de montrer des vertus qui ne sont point d'usage; elles n'en sont pas moins les fruits d'un heureux naturel; &, dans l'esprit des personnes sensées, elles ne sont pas moins d'honneur à celles qui les possèdent. Si l'on a de la tendresse pour son époux, par exemple, il est

décidé qu'on se donne un ridicule dans le monde de la montrer. Mettez-vous au-dessus de ce préjugé; faites voir à celles qui se cachent d'aimer leurs maris, que c'est le seul homme au monde à qui une femme vertueuse puisse donner des témoignages authentiques de tendresse.

On ne fait gueres de mauvaises propositions à une femme, qu'on n'y soit encouragé par le mépris qu'elle fait elle-même de son mari.

Ne vous amusez point à devenir coquette; c'est de toutes les satisfactions, celle qui dure le moins, & qui fait le plus de tort à la réputation. D'abord il faut, pour l'être, prendre un caractère de fourberie qui est odieux. La coquette-

rie ne peut durer qu'autant que l'on est jeune & jolie ; & ce tems passe vite , & ne laisse que le regret d'avoir eu beaucoup d'amans , qui n'ont pas assez estimé pour demeurer amis. La dévotion est l'unique ressource des coquettes , quand elles sont devenus vieilles. Il faut avouer que ces retours vers Dieu sont d'un bel exemple ! voilà de belles conversions ! Dieu devient par-là le pis-aller de toutes les femmes qui ne sçavent plus que faire.

Si vous n'embrassez la Religion que quand le plaisir vous abandonnera , les railleries & les mépris du monde vous suivront jusques aux pieds des Autels.

Promettez-vous avec serment de ne jamais mentir : c'est un vice grossier

fier que le mensonge ; & une femme bien née n'en doit avoir aucun. On ne peut compter sur ceux qui sont dans l'habitude de mentir : quiconque trahit la vérité , peut trahir ses amis. On ne parle que pour s'entendre ; & le menteur détruit , autant qu'il est en lui , le seul moyen que les hommes ayent de communiquer les uns avec les autres. Il n'y auroit que dans deux circonstances que le mensonge seroit excusable ; c'est quand il s'agit de sauver l'honneur ou la vie à quelqu'un.

La réputation est plus précieuse que la vie ; on l'a dit , & en voici la preuve : on expose fort bien sa vie pour défendre celle de son ami ; mais on n'expose point sa réputation pour défendre la sienne.

Les personnes qui sçavent aimer avec force , sont sujettes à haïr avec violence. L'amour & la haine , quoique ce soient deux passions fort opposées , peuvent être placés dans le même cœur. Je connois bien des remedes contre l'amour ; mais je n'en sçais pas contre la haine : ni le tems , ni la raison n'affoiblissent point cette passion , quand sur tout elle est fondée sur le mal que nous ont fait ceux que nous haïssons. Je ne connois que la mort des personnes que l'on hait , qui puisse guérir de la haine. On ne hait gueres par-delà le tombeau ; on ne souhaite point de mal à des personnes qui n'existent plus.

Tout le monde est porté à se venger. Les hommes ont une voie

honnête pour contenter leur vengeance ; c'est de se battre avec leurs ennemis. Les femmes n'ont que le mépris : il y en a beaucoup à qui cela ne suffit pas ; & elles ont tort : ce sont les seules armes des femmes qui ont de la vertu & de l'esprit ; toutes les autres ne peuvent qu'être honteuses pour celles qui s'en servent. Mais , me direz-vous , comment mépriser des personnes qui nous ont fait du mal à la vérité , mais à qui nous sommes forcées d'accorder du mérite ? Je vous répondrai , qu'en ce cas , ou il faut prendre le parti du silence , ou , ce qui est encore mieux , rendre justice à son ennemi.

Ne donnez jamais de parole que vous ne vouliez tenir jusqu'au scrupule. Examinez auparavant de quel-

le nature sont vos promesses. En général il n'en faut pas faire sans réflexion. Promettez bien ; mais tenez encore mieux. Ne faites jamais de sermens en l'air. Les personnes qui s'aiment sont dans cette habitude ; elles jurent à propos de rien très-souvent, & manquent, à les entendre, toujours à propos de quelque chose. On ne doit point répondre de ce qui ne dépend pas de nous seules ; il faut faire ses promesses conditionnelles, haut ou à part soi, quand on prévoit des incidens qui peuvent y faire manquer.

Les inégalités d'humeur ne dépendent pas de nous : nous paroissions ordinairement gaies ou tristes, selon les dispositions d'esprit dans lesquelles nous nous trouvons.

Quoique l'on passe aux femmes inégales leurs caprices, elles n'en sont pas moins insupportables dans la société. Une seule fantaisie suffit pour troubler la compagnie la mieux disposée. Il faut nécessairement de la complaisance, quand on veut vivre avec les autres. Lorsque vous aurez des sujets de tristesse, ou que votre humeur sera portée à la mélancholie, comme il arrive quelquefois, renfermez-vous, ou ne recevez que des personnes qui voudront bien vous passer vos bisareries & vos défauts, ou partager vos chagrins. Il est rare de trouver des femmes qui ne fassent point la désolation de leurs amis par leurs caprices : elles s'imaginent que leurs amans sont faits pour les supporter tous. Elles accablent des personnes de politesse un jour, qu'elles

ne regardent pas le lendemain ; à peine daignent-elles leur accorder un salut indolent. Je connois des femmes qui prient à dîner compagnie chez elles pour le jour suivant ; & ce jour-là , elles gardent leur appartement ; l'on vous annonce , à l'heure que l'on va servir , que Madame ne viendra pas , parce qu'elle a la migraine : & Monsieur est obligé de faire les honneurs de chez lui. Connoissez-vous rien de plus ridicule ? & les gens qui ont à vivre avec ces femmes-là , ne sont-ils pas bien malheureux ?

Les qualités de l'esprit & de l'ame nous font des amis ; mais la beauté nous fait des amans. Les hommes ne deviennent point amoureux d'une femme laide qui a bien de

l'esprit. Elle peut se faire aimer beaucoup ; mais on se trompe certainement sur la nature des sentimens qu'on ressent pour elles : ce sont les charmes qui font naître l'amour. L'amour n'est autre chose que le desir ardent de s'unir à la personne aimée : la laideur ne peut exciter des desirs ; donc on ne peut point avoir d'amour pour une femme laide , à moins qu'il n'y ait des hommes assez fous pour trouver beau ce que , de convention faite , les autres trouvent laid. Heureuses celles qui possèdent dans leurs amans un bon & fidel ami ! Cela fait bien l'éloge de leur figure & de leur caractere.

On doit être flattée , quand des personnes de bon sens nous marquent de la confiance. Si quelqu'un

nous confie son secret, il faut le garder plus scrupuleusement que des choses qui nous concerneroient & qu'il nous importeroit de cacher. Les personnes discrettes ont à coup sûr du jugement & de la raison. On accuse les femmes de n'avoir point de secret : cela vient de ce qu'elles font, pour la plûpart, fort étourdies, grandes parleuses, & qu'elles ne connoissent pas les conséquences des choses qu'on leur confie.

Ne paroissez point curieuse de celles que l'on voudra vous cacher; il est des moyens sûrs pour s'en instruire, quand on a intérêt de les sçavoir. Il faut paroître n'y point penser; on endort les gens avec de la finesse; & l'on profite de leur sommeil, pour en tirer ce que l'on veut. On n'est point sur ses

gardes, quand on ne craint rien ; & le moment de la sérénité est le tems favorable pour s'éclaircir sur ce qu'il importe d'apprendre.

Il est des choses qu'on ne doit jamais se presser d'apprendre ; ce sont celles qui déplairoient. Il y a de la folie de courir après ce qui peut chagriner : c'est manquer de prudence que d'aller au-devant des peines ; il faut avoir de l'adresse à se les épargner.

La vanité a fait faire bien des fausses démarches à beaucoup de femmes. Combien de soins, combien de mouvemens ne se sont-elles pas donnés, pour s'assurer qu'on les méprisoit ?

Il ne faut jamais s'abandonner à

la douleur : le chagrin est une maladie de l'ame , qui l'abbat , & qui ôte à l'esprit la liberté d'imaginer des contolations ou des expediens dans les malheurs. Il n'y a pas de mal qui n'ait son remede ; mais pour le trouver , il faut s'armer d'un peu de fermeté : le courage est une vertu des hommes , qui élève les femmes qui la possèdent au-dessus de leur sexe. Celles qui en ont eu supérieurement , se sont immortalisées. Nous vivons dans un siecle, où il n'est gueres possible à une femme d'en montrer ailleurs que dans le sein de sa famille. Cet héroïsme domestique réside dans le fond de l'ame ; l'extérieur s'en sent peu : mais il est d'un grand secours contre les violens chagrins.

La joie immodérée est courte :

les sentimens violens ne durent pas ; l'ame n'y suffit pas , & le corps s'en ressent : craignez les extrêmes. On goûte mieux les plaisirs , quand ils ne sont pas si vifs ; & la joie prise modérément laisse à l'esprit la liberté de sentir son bonheur dans toute son étendue. D'ailleurs, il est dangereux de se livrer avec trop d'ardeur aux plaisirs : il vient un tems, où on est bien fâché de les avoir sentis avec trop de force & trop de rapidité ; c'est lorsque l'ennui & les chagrins viennent à la suite. Les jeunes gens croient qu'ils ne goûteront jamais les plaisirs assez tôt ni assez fréquens ; l'expérience leur montre qu'ils se sont trompés.

On reproche à notre sexe la légèreté & l'inconstance : ces défauts viennent du peu de solidité de ca-

raçtere des femmes. Elles s'embarquent dans les liaisons avec une facilité incroyable, sans examiner si elles sont de nature à pouvoir durer, & si les personnes avec lesquelles elles se lient ont les qualités nécessaires à la société ou à leurs humeurs. Comment veut-on que l'amitié ou l'amour puisse être durable entre deux caractères tout-à-fait opposés, entre deux personnes dont les idées sont différentes, & qui ne peuvent jamais être du même sentiment? Il n'y a que la conformité de sentimens qui puisse rendre les liaisons durables: c'est la sympathie qui rapproche les cœurs, & qui serre les liens de l'amitié ou de l'amour. Combien s'épargneroit-on de chagrins, si l'on choisiroit toujours ce qui peut convenir? On ne verroit point tant de haines dans

les familles, point tant de femmes oublier leurs devoirs, ni tant d'amans manquer à leurs sermens. Mais il est un âge où l'on ne raisonne point ; on suit aveuglément ce qui plaît d'abord ; & on se repent à loisir des engagemens contractés à la hâte.

Je n'ai jamais compris comment des femmes élevées dans les préjugés telles qu'on les donne en France & ailleurs aux filles bien nées, peuvent se déterminer d'être, par leurs désordres, l'objet du mépris & de la raillerie de tout le monde. Je conçois que l'on peut être emportée par la force du tempérament ou de la passion ; & qu'une femme, guidée par l'un ou par l'autre, & souvent par tous les deux, fera des folies ; mais il faut absolument

qu'elle ait auparavant renoncé à la pudeur , au bonheur , aux satisfactions délicates , pour secouer toute retenue , & s'abandonner à ses penchans vicieux. A quoi d'ailleurs nous serviroit la vertu , si elle ne nous dédomageoit pas du sacrifice de nos plaisirs & de nos penchans , par l'honneur qui nous en revient , & par la satisfaction intérieure que nous sentons quand nous n'avons rien à nous reprocher ?

Notre sexe est assujetti à des bien-séances ; & le bonheur de notre vie dépend de les garder. On ne peut être heureuse sans l'apparence au moins de la vertu ; & l'étude d'une femme qui cesse d'être vertueuse , doit être de le paroître.

Ne vous imaginez pas , Made-

moiselle , que le rang , les grands biens , les charmes , excusent les femmes de donner dans le dérèglement. Le vice est autant pour la Duchesse que pour la femme du peuple. Le seul avantage du rang , c'est d'exposer au grand jour les désordres , & de dispenser d'en rougir. Les femmes d'un état inférieur sont dans la nécessité de cacher leurs vices , ou de mener la vie la plus humiliante. Il reste toujours à une femme riche sa fortune ; mais aux autres , rien que l'ignominie , quand elles ont perdu leur réputation.

Il y a peu d'homme vicieux qui fassent parade du vice. Les femmes vicieuses , au contraire , ne rougissent de rien. Cette différence vient , je crois , de ce qu'il leur est moins

facile de se cacher. L'hypocrisie n'est pas le défaut commun de notre sexe. La contrainte gêne les plaisirs ; & nous les aimons trop , & nous aises aussi , pour nous y assujettir. Malgré l'horreur que j'ai pour les gens faux , je ne sçai s'ils me seroient plus odieux qu'une personne qui montreroit ses vices dans tout leur jour , & qui en feroit ostentation

Il y a des préjugés pour les femmes , qui deviennent un sentiment naturel en elles : la pudeur , par exemple , naît presque avec nous ; il n'y a gueres de filles à qui on ne l'inspire dès la jeunesse. La pudeur est aux femmes ce que le point d'honneur est aux hommes. On leur donne de bonne heure des sentimens de valeur , parce que l'on sçait
que

que les impressions qui se font dans l'enfance, sont durables : il en est à peu près de même des autres préjugés, il n'y a que la raison qui nous mette au-dessus de quelques-uns qui blessent le sens commun. Peu de gens sont en état de distinguer ceux qu'il est essentiel de conserver. Les femmes, pour qui il semble qu'ils ont tous été faits, se défont souvent de ceux qui nuisent à leurs plaisirs ; & cela, avec une facilité qui doit faire honte à la philosophie des hommes. S'il y a de l'esprit à se mettre au-dessus de quelques préjugés, il y a de l'impudence, & peut-être de l'hypocrisie, à les braver tous.

L'étourderie & la vivacité ont fait grand tort à quelques femmes, qui n'avoient d'autres fautes à se re-

procher, que de n'avoir pas veillé avec assez de soin sur leurs actions, & de n'avoir pas pris garde à quelles gens elles confioient leur réputation.

Malgré les exemples que les femmes ont perpétuellement devant les yeux de la perfidie des hommes, elles ne se corrigent point de leurs préventions : elles se persuadent toujours qu'elles valent mieux que telle & telle autre, qu'elles fixeront ce qu'elles aiment ; & l'expérience leur apprend qu'elles se trompent toujours. On ne fait de ses amans que des amis froids, ou des ennemis.

Que les hommes sont injustes ! Ils nous embarquent dans de fausses démarches, ils nous blâment

de les avoir suivis : ils font des fautes mille fois plus lourdes ; & ils les commettent impunément. Voilà , Mademoiselle , leur avantage : tous leurs préjugés sont pour eux , & tous les nôtres sont contre nous.

Pour être sage , il ne suffit pas de bien penser ; pour être sage , il ne suffit pas de bien agir. Qu'est-ce donc qu'être sage ? C'est bien penser & bien agir.

L'honneur demande perpétuellement le sacrifice des plaisirs ; & l'on devient peu délicate sur l'honneur , quand on s'y livre avec emportement. Une femme qui voudra vivre dans une grande piété , se privera des plaisirs qui lui paroîtront les plus innocens. Sans cette rigueur , on se permet de petites

douceurs, qui menent insensiblement à de plus grandes; & l'on finit par être voluptueuse. La satisfaction des sens ne conduit point à la perfection de la vie chrétienne : aussi il est peu de femmes qui veulent atteindre à cette perfection.

L'on doit négliger la conquête de ceux qui ne sont pas en état de juger de ce que nous valons. La plupart des femmes se félicitent d'avoir plû à des hommes d'un rang distingué : elles ne pensent pas que ces hommes n'ont pas toujours plus de discernement que les autres. Ce qu'elles gagnent du côté de la vanité, elles le perdent quelquefois du côté de l'amour propre. Tout bien considéré, j'aimerois mieux plaire à un homme fort ordinaire qui connoîtroit ce que je

vaux, que de faire la conquête du premier homme de l'univers, qui ne verroit pas la moitié de mes qualités, & qui m'aimeroit, sans pouvoir s'en rendre d'autre raison, sinon que je suis jolie.

Prenez bien garde de vous attacher à un homme qui ait du penchant à l'inconstance. On risque son bonheur avec ces gens là: tout ce qui est nouveau a droit de leur plaire, même aux dépens du vrai mérite.

La satisfaction la plus douce que nous ayons, c'est de nous sçavoir bien aimées: cette persuasion flatte notre amour-propre, & nous rend contentes de nous-mêmes. Cependant il est bien malheureux de plaire trop à certains hommes, qui se ven-

gent presque toujours du refus que l'on fait d'eux, en déchirant la réputation de celles qui les méprisent.

On est toujours dédommée des sacrifices que l'on fait à la vertu ; on jouit d'une vie pure & tranquille. La plus tendre émotion n'est pas à comparer à la paix de l'ame ; tous les plaisirs que nous procurent nos passions satisfaites , n'ont jamais valu le repos d'une personne qui n'est attachée qu'à ses devoirs. Voilà , Mademoiselle , le plus important de tous les avis qu'une amie puisse vous donner. Je souhaite de tout mon cœur que vous en profitiez , & que vous vous ressouveniez que l'amitié , la raison & l'expérience me l'ont dicté. Songez que ce n'est point une mere qui vous le donne ; que c'est un con

seil vraiment désintéressé : vous devez vous en appercevoir par le peu d'éloignement que je vous inspire pour les amusemens des personnes de votre sorte & de votre âge. Je ne vous interdis ni le Bal ni les Spectacles ; il vient un tems où l'on s'en lasse de reste : mais je vous recommande sur-tout de vous accoutumer à être seule , & de ne point ressembler à la plupart des femmes , qui aiment mieux s'entretenir avec leurs Domestiques , que de rester sans parler. Il ne faut jamais se familiariser avec eux : c'est s'exposer à de mauvais propos , & les mettre dans le cas de manquer de respect ; & malheureuses celles qui ne sentent pas quand on leur en manque.

Les femmes n'ont qu'un tems

fort court pour plaire par les agrémens de la figure. Quand une fois elles ont quarante ans, elles ont beau avoir été belles, & l'être encore, les graces s'éloignent avec la jeunesse, & les amours avec elles : on s'apperçoit avec dépit que l'on ne fait plus la même impression de plaisir sur les hommes que l'on faisoit autrefois en se montrant ; & l'on tombe dans la tristesse, à moins qu'on n'ait été assez prudente pour faire un grand fond d'esprit & de talens, qui console des ravages du tems.

Il y a des femmes assez folles ou assez heureuses pour ignorer ces ravages. Madame la Marquise de R** avoit été très-belle femme & fort galante. Le goût des ajustemens coquets lui étoit resté dans un âge

fort avancé. Il y avoit quarante ans que sa femme de chambre lui demandoit le matin quelle robe elle vouloit ce jour-là ; & la Marquise répondoit , depuis quarante ans : Mais ma robe couleur de rose , & des rubans verts gais : car , ajoutoit-elle , j'en mis hier , j'en peux bien mettre aujourd'hui. En faisant le même raisonnement tous les jours , elle réussit à mettre à soixante ans une robe couleur de rose & des rubans verts gais ; & quand elle mourut , on lui faisoit une robe couleur de rose , & elle avoit des rubans verts gais. Vous riez , Mademoiselle : hélas ! où sont les femmes qui ne ressemblent pas sur ce point à la Marquise de R** ? J'en connois une qui chassa son amant pour avoir eu la sincérité de lui dire à quarante ans , que la coëf-

fure en cheveux ne lui féroit pas.
Cependant à cet âge , n'a pas un
amant qui veut.

Quand une fois on a perdu le
cœur d'un amant , c'est en vain
qu'on fait des efforts pour le rete-
nir. C'est un tems éclipsé sans retour.
Le cœur ne se gouverne pas com-
me l'esprit : on ne lui commande
rien ; c'est lui plutôt qui nous con-
duit. Il faut qu'une femme con-
noisse quand son regne est passé ,
& qu'elle prévienne , s'il se peut , la
honte d'être abandonnée, en usant
de diligence.

Dans toutes les circonstances de
la vie qui peuvent être fâcheuses ,
il faut sçavoir prendre son parti.
Quand vous aurez tenté des affai-
res qui sembleront ne pas prendre

un tour favorable , consolez-vous par avance du mauvais succès : c'est le moyen de sentir de la joie , si les choses réussissent ; & peu de peine , si elles manquent. Les choses prévues ne surprennent jamais : les personnes prévoyantes , préparées de loin aux caprices de la fortune , se mettent facilement au-dessus de ses revers.

Voyons d'un œil assez tranquille les mauvais procédés ; le monde n'attend que les occasions d'en avoir. S'en plaindre , c'est montrer qu'on l'a mal connu. Il vaut mieux publier les services que l'on a reçus. Cette politique produit deux bons effets : on marque de la reconnoissance & de la sensibilité pour les personnes qui nous ont obligées ; & l'on dispose les autres à faire de

même. Piquer les gens d'honneur, c'est sçavoir en tirer parti.

Ne vous faites jamais une affaire de ce qui n'en est point une. Il y a des gens qui, quand les choses ne tournent pas à leur fantaisie, se tourmentent à propos de rien, & qui d'une mouche font un Colosse dont ils ont peur à force de le voir grand. Il faut tâcher de regarder avec de bons yeux, & ne s'étonner ni du bien ni du mal; s'attendre à tout, prévoir tout, & ne compter sur rien. On seroit fort heureux, si l'on pouvoit suivre ces maximes à la lettre; peu de personnes en sont capables : c'est le fruit de l'expérience & des réflexions.

Quand vous aurez des sujets graves de vous plaindre de quel-

qu'un , avec qui vous voudrez rompre , faites-le sans explication : les explications menent au raccommodement ; & il est des gens avec lesquels on ne doit jamais se raccommoder , quand une fois on a lieu de s'en plaindre : des fautes pardonnées en font commettre d'autres. Je ne parle que de ceux qui nous intéressent : quant aux autres , on ne leur doit point de ménagement.

Dans les occasions équivoques , ne vous plaignez jamais d'un procédé , qu'après en avoir examiné toutes les faces. Ma maxime est de n'accuser les gens , que quand ma pénétration est en défaut.

La politesse est nécessaire dans la société : il en faut absolument

dans les manieres & le langage. Je ne parle pas de cette politesse remplie de cérémonie & de gêne , qui n'est plus d'usage que dans le fond des Provinces ; je parle de celle du grand monde , que l'on apprend avec beaucoup de facilité. Elle consiste à ne dire que des choses gracieuses & obligeantes , & à ne rien faire qui soit contre la bienséance & les usages. Il faut commencer par les bien connoître.

Il y a peu de personnes qui aient une assez grande habitude de dissimuler , pour substituer sans cesse des idées étrangères à celles qui leur sont propres , & retenir celles-ci qui sont toujours prêtes à se montrer. Demeurez donc dans votre caractère : il est trop difficile de soutenir long-tems un caractère d'emprunt.

Les personnes caressantes sont toujours aimables : elles ont à coup sûr de la douceur dans le caractère & de la bonté dans le cœur. Mais il faut sçavoir placer ses caresses ; il y a de l'indécence à caresser tout le monde indifféremment. Les caresses sont les marques de l'amitié ; elles doivent donc être réservées pour les amis. Quel cas voudriez-vous qu'ils en fissent, si vous les prodiguez à des personnes qui ne vous intéressent en rien ?

J'ai fait réflexion quelquefois à la bisarrerie de la plupart des femmes, qui refusent leur main à baiser à un fort honnête homme, & qui caressent avec une espece de passion des animaux, à qui elles adressent les choses les plus ten-

dres. J'ai toujours regardé ces affections de notre sexe comme la marque certaine de ce peu de génie que les hommes nous reprochent. Je pardonnerois peut-être d'aimer les chevaux; mais pas tout-à-fait tant que M. D***, qui, voyant le feu prendre à l'appartement de sa femme, qui donnoit sur les écuries, crioit d'un ton furieux à ses valets : Canailles, sauvez mes jumens.

N'accordez point votre estime sans raison. Il y a des gens qui ont l'abord frappant, dont l'extérieur annonce du mérite & des vertus, & qui, quand on les connoît, ne sont rien moins que ce que nous les croyons. Il est si mortifiant de se tromper, qu'il faut être perpétuellement en garde contre ces jugemens

gemens précipités. Il y a aussi des gens qui, sans annoncer du mérite, en ont réellement ; & il est si triste d'avoir fait injustice à quelqu'un, qu'il ne faut prononcer ni pour les premiers, ni contre les derniers, sans les avoir étudiés. Bien des gens croient mériter des louanges, en disant du bien de tout le monde indifféremment : il y a en effet peu de personnes qui leur refusent un bon caractère ; mais aussi on ne leur refusera pas toute l'imbécillité que méritent leurs éloges mal appliqués.

La modestie & la pudeur sont les plus beaux attributs de notre sexe. Sans modestie dans les discours, on devient insupportable aux autres. Le monde abaisse ordinairement ceux qui s'élèvent, & élève les

personnes qui se taisent sur leurs bonnes qualités. Parler bien de soi, c'est fatuité ; en dire du mal , c'est sottise ; s'attribuer des louanges ou des actions qui ne nous appartiennent pas , c'est le comble de l'impertinence. Que pensez-vous de Madame de D***, qui lisant un Roman où l'Auteur avoit donné à son Héroïne de la beauté, de l'esprit, des talens , & des connoissances qui ne lui convenoient en aucune façon , ne laissa pas de s'attribuer ce caractère , & par la même raison , de reconnoître une quantité de femmes aux satyres , qui étoient répandues dans le Livre ? En vérité, l'Auteur n'avoit pensé, en faisant son Roman , ni à celle qui se croyoit tant de perfections, ni à celles qu'avoit cru reconnoître Madame de D***. L'imagination

seule de l'Auteur avoit contribué à ces portraits & à ces caracteres. Notre amour-propre & notre vanité nous font faire souvent des applications bien peu vraisemblables ; ne nous corrigerons-nous jamais de ces défauts ?

Rien n'est si ennuyeux pour ceux qui n'ont point de naissance , que d'entendre parler d'ayeux illustres. On est peu recommandable dans la conversation, quand on ne sçait bien que sa généalogie. On connoît assez les bonnes familles en France, sans avoir besoin de dire qui l'on est : le nom parle de lui-même : & personne n'ignore d'où sont descendus les Rohan & les Montmorency. Ceux qui n'ont point de parens ne doivent pas être moins silencieux que ceux qui en ont d'il-

Iustres. Pour se mettre au-dessus du défaut de naissance, il faut avoir un mérite éminent. Alors il y auroit de la sottise à courir après de vains titres : une femme de mérite, un homme à talens en a assez de réels, sans s'embarrasser si son trisaïeul étoit Capitoul, ou non.

Une femme bien née ne doit jamais sortir des bornes de la pudeur. Sans cette vertu, la plus belle personne tombe dans le mépris. Les hommes même, eux qui détruisent en nous cette vertu, l'aiment, & veulent que nous leur en imposions. Une femme qui donne dans des écarts, est traitée selon la façon dont elle aura cédé. On peut conserver de la décence dans les occasions où on n'en a jamais mis. Plus les hommes sentent de respect

pour ce qu'ils ont poursuivi, plus ils en conservent d'estime après l'avoir obtenu.

Quand on est née avec de la figure & de l'esprit, il est impossible d'ignorer ces avantages ; & si on ne s'observe pas, il est aisé d'en paroître vaine : mais la vanité indispose, & fait tort au mérite. Il faut donc se servir de son esprit pour corriger son orgueil, ou pour le cacher aux autres. Une belle personne n'a pas besoin de dire, J'ai une belle figure ; tout le monde le voit. Quant à celles qui ont bien de l'esprit, il y a si peu de gens qui en ayent assez pour en juger, que j'excuserois presque la femme qui manqueroit de modestie là-dessus.

L'amour de soi-même rend les

hommes fats & lâches , & les femmes vaines , fieres , dédaigneuses , très-souvent sottes & incapables d'attachement. Comment voudroit-on que des femmes qui s'admirerent sans cesse trouvaissent quelque chose digne d'elles ? Encore si cet orgueil pouvoit donner une vertu solide : mais non ; puisque les femmes vaines s'aiment , elles aimeront aussi tout ce qui pourra leur procurer des plaisirs ; & l'amour-propre piqué , les entraînera souvent vers ceux dont elles devroient se défendre.

La réputation d'une femme ne peut se conserver avec l'inconstance : il faut prendre son parti là-dessus , & s'étourdir sur le qu'en-dira-t-on. Une femme qui a eu une intrigue , risque sa réputation , &

ne la perd pastoujours ; mais celle qui en a eu plusieurs , est deshonorée : celles qui successivement quittent un amant pour en reprendre un autre , & qui passent leur vie dans la galanterie , sont faites pour être la honte & l'opprobre de notre sexe.

Il y a des femmes qui traitent les hommes comme les Turcs traitent les femmes ; ce n'est pas ce qu'elles font de plus mal. Je ne crois pas que nous soyons faites plus pour eux , qu'ils ne sont faits pour nous. Les hommes qui ont étudié notre foible , s'en servent pour nous séduire plus sûrement. Sans l'amour-propre satisfait , ils n'avancent guerres. Il est peu de femmes qui leur pardonnent de l'avoir offensé. Ceux qui s'avisent de le piquer , réussis-

sent rarement à nous plaire; c'est un mauvais détour, qui les fait, pour l'ordinaire, prendre en aversion.

Nous sommes tellement accoutumées aux louanges de nos amans, qu'il semble que, quand ils cessent de nous louer, ils soient changés pour nous. La Fontaine avoit raison de dire, qu'il y a trois choses que l'on ne doit jamais se lasser de louer; son Dieu, son Roi & sa Maitresse: apparemment que sa rime demandoit qu'il mît sa Maitresse la dernière. Ayez de l'amour-propre; mais tâchez qu'il ne serve qu'à vous faire acquérir des talens & perfectionner la nature. Sur-tout ne laissez pas appercevoir que vous faites une grande estime de vous-même: laissez l'affectation aux fem-

mes du commun. Comme elles ne sont recommandables par rien, il faut bien qu'elles affectent tout : ce sont de fausses copies des femmes bien élevées.

Tous les hommes sont portés à à être fourbes avec les femmes. Cela vient, je crois, de la mauvaise opinion qu'ils ont d'elles. Cependant je ne vois rien de si ordinaire que des femmes dupes de leurs choix, & se repentir de les avoir faits. Je suis persuadée que de cent commerces galants, il n'y en a pas peut-être dix rompus par la faute des femmes : rien n'est si commun que des hommes infideles ; & peu de femmes ont manqué les premières. La plupart de celles qui ont oublié leur devoir, ont fait les premiers pas par vengeance, & les autres par goût.

L'art de parler finement galanterie, ou de dire des choses obligantes à une femme, n'est que celui de pallier un mauvais dessein.

Le vice est porté à un si haut point dans le monde, qu'un honnête homme se cache presque d'être vertueux. La sincérité, la bonne foi, la pureté de sentiment, toutes ces choses sont regardées par les jeunes gens comme des vertus antiques, ennemies des plaisirs & de la bonne compagnie. Il faut qu'un homme pour être à la mode, trompe, fourbe, médise, calomnie toutes les femmes, qu'il en séduise de fort sages pour les abandonner sans remords, & publier ensuite leurs bontés. Voilà, Mademoiselle, à

quoi l'on s'expose , quand on s'oublie pour quelqu'un. On sacrifie tout ; & les injures les plus cruelles sont quelquefois la récompense du sacrifice. Il y a là de quoi arrêter toute femme qui pense ; car ne comprenez-vous pas qu'indépendamment de la honte qui suit le dérèglement , il est bien cruel de se voir la dupe de ses sentimens ?

Quand on commence d'aimer , on suit en aveugle son penchant. Cependant , comme il n'y a rien qui fasse tant de tort à la réputation que d'avoir eu plusieurs intrigues , on devroit bien prendre garde , quand on s'oublie une première fois , si l'homme , pour qui l'on fait tout , ne payera pas d'ingratitude.

Ne condamnez point vos amis sans les entendre. Quand il s'agit de se brouiller avec une personne qui nous est chere, on ne peut trop s'éclaircir sur les sujets que l'on a de s'en plaindre. En jugeant avec précipitation, on ne manque gueres de prendre à gauche : les apparences séduisent, & on a le chagrin de s'être trompée. Il faut entendre de ses oreilles & voir de ses yeux, quand il s'agit de rompre un commerce d'amour ou d'amitié, & de décider sur la réputation de quelqu'un.

Il faut pardonner à son ami ses défauts ; c'est le moyen de se le conserver. Quand on est épineux dans le commerce, l'amitié dey ent à charge : il n'y a qu'un amant à qui

l'on ne doive rien passer ; c'est cependant l'homme pour qui les femmes ont le plus d'indulgence. Serait-ce parce qu'elles en ont besoin ?

Il faut de toute nécessité étudier le caractère des personnes avec lesquelles on veut lier. Le mensonge & l'infidélité ne doivent jamais se pardonner aux amans , qui sont d'ordinaire comme les enfans , qui oublient le quart d'heure d'après les fautes qu'ils ont commises , & dont on ne les a pas fait repentir.

Si j'étois homme , je ne ferois pas grand fonds sur la bonne foi d'une femme qui m'auroit pardonné de lui en avoir manqué. On est ordinairement sévère sur les fautes qu'on ne commet pas.

On n'examine pas assez les hommes ; on les reçoit avec une facilité fort imprudente. Il suffit qu'un homme soit présenté dans les meilleures maisons par un ami , ou par une connoissance , pour y être admis. Soyez là-dessus plus attentive que les autres femmes , & vous éviterez de grands inconvéniens. Il est tel homme qui ne se glisse dans une maison que pour en séduire la femme ou la fille , si elles sont jolies , ou pour détruire par des fatuités leur réputation. Pourquoi sommes-nous plus délicates sur les femmes dont nous acceptons la société ? car nous ne voyons familièrement que celles dont l'état & la conduite ne nous font point rougir. Voici ce que c'est , Mademoiselle : on ne

fait point des amans avec les femmes ; au contraire , on risque de perdre ceux que l'on a ; & cette espece de défaite est bien mortifiante.

La plus grande faute qu'une femme puisse faire , quand elle a un amant , c'est de dire trop de bien de lui à lui-même : cela le rend vain ; & il abuse tôt ou tard de l'empire qu'il croit avoir acquis. Si on l'attache en flattant son amour-propre , on se prépare en revanche bien du chagrin , en lui montrant ce que l'on pense de trop à son avantage. Pour bien faire , il faudroit lui persuader qu'il ne doit notre tendresse qu'à son attachement & qu'à ses soins. L'envie qu'il auroit de plaire davantage , lui feroit redoubler d'attention ; au lieu

qu'en lui répétant sans cesse qu'il est aimable, il le croit, & en conclut qu'on ne fait, en l'aimant, que lui rendre justice : trop heureuse encore, s'il ne devient point insolent ; ce qui arrive quelquefois.

Une jolie femme a la politique de prendre une femme de chambre laide : pourquoi une femme d'esprit n'auroit-elle pas celle d'épouser un sot ?

Il semble qu'un amant soit l'homme dont une femme soit le plus en droit d'attendre des services ; cependant c'est la personne dont on en devroit exiger le moins. Plus nous devons à un amant, & plus il s'acquité envers nous de ce que jamais rien ne peut payer : je parle
de

de la perte de la réputation , qui ne peut se concilier avec un attachement connu. Le sacrifice qu'on en fait doit être d'un grand prix aux yeux d'un honnête homme , quand on n'est conduite que par la tendresse , & qu'aucun motif d'intérêt ne se mêle dans les démarches. Les hommes sont portés à l'injustice ; il faudroit donc , pour bien faire , leur ôter toute occasion de nous soupçonner. On le pourroit , en ne recevant d'eux que les soins délicats de l'amour.

Les femmes qui doivent leur fortune à leurs époux , sont perpétuellement gênées dans leur conduite. Elles passent pour beaucoup plus coupables que d'autres , quand elles manquent à leurs devoirs ; car on les traite d'ingrates. D'ailleurs , il est

bien humiliant de devoir tout à un homme : en vérité, il faut un grand mérite pour acquitter une grande fortune.

Il n'y a point d'indépendant : on dépend ou de ses supérieurs ou de ses parens. Les femmes dépendent de leurs maris ou des bienfaisances. Il faut s'accoutumer de bonne heure à la dépendance , ou elle devient insupportable dans un âge plus avancé. Il est bon de sçavoir commander ; mais il est nécessaire de sçavoir obéir. Nous ne sommes pas nées pour jouir de notre liberté ; les usages s'y opposent. Il semble que les femmes en France ne soient esclaves que de leurs caprices ; cependant la femme la plus libre conviendra , si elle est sincere, qu'elle a bien des choses qui la gênent.

Une femme doit avoir de la complaisance, de la douceur, de l'indulgence pour son mari; mais elle s'avilit au-dessous d'une domestique, si elle lui est trop soumise. La soumission marque de la subordination; & entre des gens mariés, tout est égal. Un mari n'a pas moins de devoirs à remplir qu'une femme. Les hommes ne sont que ce que nous les avons faits; & s'ils ont pris de la supériorité, c'est que nous avons bien voulu la leur laisser prendre. Je ne sçais si mon cœur me trompe; mais il me dit qu'ils n'étoient pas destinés à nous imposer la loi; & l'expérience m'apprend qu'ils l'auroient peut être reçue, si les femmes d'autrefois avoient eu autant de fermeté & de résolution qu'il y en a dans la plupart de cel-

les d'à-présent : mais le joug est donné ; il faut s'y soumettre.

Il y a peu de personnes en état de juger du bien & du mal. La personne la plus stupide se récriera sur la noirceur d'une méchante action ; mais elle ne sentira jamais tout le mérite d'une belle. Cette remarque n'est pas à la louange de l'humanité.

La stupidité n'est pas de ne rien dire, mais de ne rien penser : le peu d'esprit n'est pas de n'être propre à rien, mais de vivre avec des gens qui en ont beaucoup, sans imaginer qu'ils en ont. Combien de femmes du premier rang ont eu auprès d'elles des personnes d'un mérite éminent, & ont eu besoin qu'on les en avertît ? Etoit-ce manque d'occa-

sions de pénétrer? Non : tout le monde sçavoit que Madame de * * avoit un esprit extraordinaire ; il n'y avoit que la Princesse auprès de laquelle elle étoit depuis trente ans, qui l'ignorât.

Il y a des gens qui ont vécu quatre-vingts ans sans avoir fait ni bien ni mal , & qui emportent en mourant le nom d'excellens sujets. D'autres ont été alternativement capables d'actions bonnes & mauvaises ; & c'est le plus grand nombre. Pour ceux qui n'ont fait que le bien , ils sont si rares , que j'avoue, à la honte du genre humain , que je n'en connois point : les meilleurs ont du moins fait tort à eux-mêmes, & c'est toujours avoir nui à quelqu'un.

L'on est jaloux de ses amis, quand on est délicat. On veut tout, ou rien. L'amitié a ses bisarreries, comme l'amour.

Dans la chaleur de l'amitié, on ne manque jamais de faire l'éloge d'un ami. Dans les premiers jours d'un engagement, on est tout enchanté du mérite extraordinaire d'un amant : on le fait remarquer à des gens qui n'en voient rien, & qui ont la complaisance d'en convenir ; & puis l'on s'avise, quand on est mécontente de l'amant ou de l'ami, & que l'on a les yeux bien ouverts, de dire du mal de l'un & de l'autre. C'est l'habitude des femmes de mépriser ce qui ne leur est plus bon à rien.

Une femme adroite ne laissera point prendre d'ascendant sur elle. Réservez-vous toujours la liberté de rompre vos chaînes, quand vous les trouverez trop pesantes. N'aimez, s'il est possible, que jusqu'aux peines. Hélas ! c'est vous dire encore d'être sage ; car les chagrins commencent, quand on cesse de l'être. Une certaine fatalité, que je vois attachée aux folies suggérées par l'amour, me feroit presque croire qu'il y a du mal à aimer.

Madame de L* * dut à une de ses femmes le rang dont elle jouit. Sans les conseils de cette femme, sans les jolis billets qu'elle dictoit à sa Maitresse, De L* * ne l'auroit point épousée. De L* * crut que Mademoiselle de * * * avoit de l'esprit,

l'épousa , & fut fort surpris de ne lui en pas trouver. Dans la suite , Madame de L* * eut l'imprudence de chasser cette fille , qui eut à son tour la malice de redemander ses billets à M. de L* *.

N'adoptez ni les idées , ni les discours , ni les procédés de personne. Il ne faut pas se meubler la tête aux dépens des autres : la nature & le hasard nous donnent assez de ressemblances , sans encore en emprunter par-tout.

L'on devroit bien mépriser les richesses ; elles sont distribuées à des personnes qui les méritent si peu ! Je ne sçais comment nous osons encore porter des pierreries , quand on en voit pour cinquante mille écus à une de * * * , vieille ,

laide, d'un esprit ordinaire, & née fans nom & fans fortune. Mais les Princesses en portent ; on en donne aux filles de l'Opéra , & les autres en veulent aussi : on a des valets mal vêtus , & des girandoles aux oreilles. L'envie & l'usage nous conduiront-ils toujours ? Hô ! oui : nous voudrons toujours imiter ce qu'il y a de mieux , & ressembler très-souvent à ce qu'il y a de pire.

Prêchera qui voudra l'humilité ; cette vertu est proscrire chez moi & chez bien d'autres. Je ne la trouve propre qu'à avilir , qu'à inspirer le mépris , qu'à faire tomber dans l'oubli les qualités brillantes que l'on pourroit avoir , & à conduire aux Hospitalières la femme née avec le plus de mérite. Soyez mo-

deste ; mais point d'humilité ; c'est la manie des idiots.

L'enjouement est fait pour le plaisir des autres , & fait rarement le nôtre. Je ne sçais si l'on peut allier la dignité avec l'enjouement ; cela me semble incompatible. A présent il est question de sçavoir si les femmes doivent préférer l'avantage d'être respectées à celui d'être aimées ; car la dignité inspire du respect , & la gaieté de l'amour. Je vous avoue que, comme femme, je ne sçais point choisir. L'alternative est difficile à prendre , & surtout pour des Françoises , qui ne croient valoir qu'à proportion des amans qu'elles ont , & des folies qu'elles leur font faire.

Ceux qui rendent service à tout

le monde , n'oblige personne. On ne veut rien partager avec toute la terre. Pour engager à la reconnoissance , il faut que le bienfait soit particulier.

Voici, Mademoiselle , un fait que je ne veux pas oublier , & que j'aurois dû vous raconter plutôt. M. le Marquis de L* * offroit un logement à un homme de mérite pour qui il avoit des bontés : mais cet homme trop attaché à quelques personnes pour se résoudre à se séparer d'elles , remercia d'un air assez embarrassé. Il craignoit que son excuse , quoique fort bonne , ne fût pas du goût de son bienfaiteur. « Je n'ai pas prévu vos raisons , lui » dit le Marquis de L* * ; mais je » les approuve , & je vous en estime » davantage : il faudra faire

« mieux pour vous, puisque cela ne
 « vous convient pas ». Si vous pen-
 fez comme le Marquis de L* *, &
 si vous êtes digne d'obliger des
 gens tels que D* * *, vous ne leur
 fçauvez jamais mauvais gré quand
 ils vous refuseront ; & vous ne vous
 rebuterez pas.

Ne désespérez jamais de votre
 bonheur. Souvent les affaires qui
 semblent prendre un tour peu fa-
 vorable, avec le tems deviennent
 fort avantageuses ; un mal peut
 amener un bien. Les années se sui-
 vent, & les événemens avec elles.
 C'est vous dire, qu'il faut beau-
 coup attendre du tems ; que la pa-
 tience est nécessaire, quand on a
 long-tems à vivre.

L'affaire la plus importante de la

vie , c'est de prendre un établissement. Cependant il semble que l'on se marie comme s'il dépendoit de la volonté de rompre ses engagements quand une fois on les a formés , & qu'on n'en est pas satisfait. Il n'est pas possible que des personnes qui se marient sans se connoître vivent long-tems fort unies. Vous ferez cependant un de ces mariages , Mademoiselle ; & vous ferez comme les autres. Vous épouserez dans la ferme résolution d'être sage ; vous ne penserez jamais qu'une femme puisse cesser de l'être , même avec un mari qu'elle n'aime point : puissiez-vous conserver toujours ce préjugé , & n'éprouver jamais de quel courage & de quelle vertu il faut être armée pour ne pas céder aux occasions qui se présentent de manquer à ses devoirs , & combien il est

difficile de ne se pas laisser entraîner par l'exemple. Une jolie femme est en bute aux sollicitations, aux empressemens de presque tous les hommes qui la voient. Dans le nombre, il peut s'en rencontrer un qui lui plaise; & alors, adieu les résolutions. On s'étourdit; & l'on apprend, aux dépens de sa vertu, & souvent de sa réputation, qu'il ne faut pas trop compter sur ses forces.

Il faut fuir le danger, si l'on ne veut y succomber. Mais comment craindre une chose que l'on ne connoît pas? Le peu d'expérience d'une jeune personne l'aide à aimer, sans qu'elle s'en apperçoive. Ce n'est, Mademoiselle, que quand on a aimé une fois, & qu'on a eu sujet de s'en repentir, que l'on peut pré-

sentir si un homme nous touchera, & qu'on sçait de quelle façon on peut s'en garantir. Nous naissons toutes avec le cœur porté à la tendresse. Plus nous avons les qualités de l'ame, plus nous nous sentons de dispositions à aimer. Si une femme pouvoit être unie à un époux qu'elle aimât & dont elle fût aimée, il est certain qu'avec de la vertu & de la constance, elle feroit trop heureuse : la vie se passeroit dans l'innocence, & l'on mourroit sans avoir que peu de choses à se reprocher.

Mais ces avantages touchent peu les parens d'aujourd'hui. On vous présentera un jour l'époux qu'on vous aura destiné : en moins d'un mois, votre mariage sera proposé, arrangé & conclu : l'obéissance &

le respect que vous devez à Monsieur votre pere , vous empêcheront de trouver à redire à son choix. Vous prendrez aveuglément un mari , qui peut-être ne vous conviendra ni d'humeur , ni d'inclination , ni d'âge ; & alors vous verrez combien il faut de force & de vertu pour fermer son cœur aux passions étrangères. Trop heureuse , si votre mari se donne la peine d'approfondir & de connoître votre caractère ! Vous êtes aimable , & faite pour le bonheur d'un époux que vous choisiriez & qui vous aimeroit ; cependant toutes vos belles qualités ne vous garantiroient pas encore de ses infidélités. Les personnes qui s'aiment le plus s'en font quelquefois. Il faut qu'une femme s'attende à partager les affections d'un mari , & qu'elle

se félicite , si on ne lui associe pas une créature. Les choses en sont au point qu'on doit presque sçavoir gré à son époux d'un attachement sortable. Il faut du moins fermer les yeux : les reproches , les querelles , ne font qu'aigrir les esprits , & éloigner un homme qui ne demande qu'un pretexte pour être mal avec sa femme. Il se venge ordinairement des criailleries par les dépenses. D'ailleurs, vous concevez combien il y a d'indécence à une femme de condition de donner des scènes au Public. Il faut donc ensevelir dans le silence des mysteres qui ne sont faits pour être connus que de deux personnes. Si vous avez des différens, tâchez que vos domestiques les ignorent. Une femme aime-t-elle son mari ? elle n'a pas d'autre voie pour le faire revenir ,

s'il se dérange, que la douceur, une complaisance marquée dans sa conduite, & beaucoup de retenue. Il n'est guere d'hommes assez féroces pour refuser de l'estime & des égards à celle qui en useroit ainsi; & l'on doit compter pour beaucoup l'estime & la confiance de son mari. Il y a toujours des circonstances où un homme fait des réflexions, & où il rend justice à une femme qui ne lui a jamais donné aucune peine, & à qui il n'a aucun reproche à faire. Le tems s'écoule, les passions s'amortissent, & il vient un âge où l'on se renferme dans sa famille : alors une femme est sûre de recouvrer la tendresse de son époux, & de devenir sa meilleure amie. Il faut laisser au tems à calmer les passions : vouloir y mettre un frein, c'est folie, sur-tout dans

les hommes, qui, n'étant pas gênés comme nous par des préjugés, s'y livrent avec emportement. Une jeune personne qui se résoudroit à prendre pour époux un homme déjà avancé en âge pourroit se promettre de le fixer ; mais elle risqueroit de passer ses plus beaux jours d'une façon fort ennuyeuse. Les maris vieux qui ont de jeunes femmes, en sont ordinairement jaloux, & les tiennent dans une contrainte d'autant plus gênante, qu'ils n'ont rien qui dédommage de leur bisarrierie & de leur mauvaise humeur. Cependant c'est un bonheur pour une femme, d'avoir un mari qui ait quelque défaut. La femme la plus parfaite feroit un personnage humiliant aux yeux d'un homme à qui elle n'auroit rien à pardonner. Comment s'acquitteroit-elle avec

lui de ses petitesse, de son ignorance, de ses caprices, &c. ?

La jalousie est une passion furieuse, qui ne laisse ni repos ni tranquillité à ceux qui en sont possédés, & qui fait à coup sûr le malheur au moins de deux personnes. C'est le poison de l'amour : elle met le désordre dans une famille ; elle rend injuste, vindicatif, cruel. Quand une fois une personne sans esprit est jalouse, elle n'agit plus que comme une insensée ; toutes ses démarches, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, se sent du dérangement de sa tête. L'amour n'a jamais subsisté sans un peu de jalousie ; mais il faut sçavoir la cacher : en montrer à ce qu'on aime, c'est lui marquer peu de confiance ; l'on n'a jamais conservé

les cœurs avec de la mauvaise humeur.

Je ne permets aux personnes qui s'aiment & s'estiment, que la crainte de perdre la tendresse l'un de l'autre : cette crainte est toujours bien placée. Si elle se laisse appercevoir, que ce soit d'une façon douce ; point de reproches, point de tracasseries, jamais d'invectives : on se passe une fois toutes ces choses ; mais à la fin elles jettent des soupçons & de la froideur dans le commerce ; on en vient à se cacher quelque chose ; on s'accoutume insensiblement à n'être plus vrais ; l'amour perd sa délicatesse ; & l'amour qui n'est pas délicat, n'est pas fait pour être senti par les âmes bien nées.

Qu'une femme est malheureuse,

K iij

à mon sens , si elle joint aux remords de s'être écartée de ses devoirs , la honte d'avoir fait un mauvais choix ! Car , ne vous y trompez pas Mademoiselle , si quelque chose pouvoit justifier la passion d'une femme, ce seroit le mérite de l'objet. Quelle excuse peut-elle donner de ses attachemens avec un homme sans honneur, sans esprit, sans caractère , qui n'a eu pour plaire à ses yeux qu'un peu de figure & beaucoup de suffisance ? Ah ! Mademoiselle , si vous aimez jamais un autre que votre époux, du moins que votre choix ne vous fasse point rougir.

C'est quelque chose , que de se pouvoir demander à soi-même pourquoi l'on aime , & se répondre , qu'on en a de bonnes raisons.

Le monde parle. Madame telle a un amant, dit-on ; l'on demande, quel est-il ? Alors la réputation d'une femme dépend de la réponse que l'on va faire. Je vous le répète encore : dans le siècle où nous vivons , ce n'est pas tant notre attachement qui nous deshonoré , que l'objet ; faites-le donc digne de vous , si jamais vous en faites un. Vous avez de l'esprit , du discernement , du goût : avec ces qualités , on choisit toujours bien , quand on veut les consulter.

Voyons cependant s'il est des moyens d'éviter un engagement ; car ce seroit , sans contredit , le plus sûr pour être heureuse. L'amour traîne après lui les chagrins , les craintes , les regrets , sans comp-

ter que l'on passe la moitié de sa vie dans le trouble & dans l'agitation. Plus de plaisir sans la personne aimée; tout ennuie loin d'elle; tout nous importune & nous gêne. Quand on est avec son amant, l'on ne voudroit que lui; on ne sent du goût que pour lui, du plaisir qu'auprès de lui; on pousse souvent l'injustice jusqu'à ne trouver rien d'aimable que lui. Quelle situation! quel désordre! Si encore on pouvoit être toujours avec lui! mais non; il faut le quitter, & quelque fois pour longtemps. Alors on est abandonné aux ennuis de l'absence. Je mets en fait que si l'on questionnoit toutes les personnes qui ont aimé le plus, & qui ont été les plus heureuses, elles conviendroient que leurs chagrins ont passé leurs plaisirs.

Si dans le nombre de ceux qui s'empresseront à vous faire la cour, il se trouve un homme qui vous plaise, & qui joigne à des assiduités un esprit & une humeur qui vous conviennent, vous aurez bien de la peine à surmonter votre penchant. Mais quoique vous ayez des charmes, ne vous promettez pas, qu'à cet homme qui vous plaît tant, vous plaisiez de même. Lorsque l'amour-propre nous suggere que nous ne pouvons manquer la conquête que nous souhaitons de faire, songeons qu'il y a bien de la bisarrierie dans le cœur des hommes, & que souvent ils méprisent ce que la nature a formé de plus aimable, pour s'attacher, comme des forcenés, à des créatures sans mérite & sans conduite.

Si vous ne pouvez vaincre votre goût, ayez du moins de la circonspection. Quand on a débuté par une fausse démarche, plus on a de fierté, moins on peut se promettre qu'on ne fera pas des choses indignes de soi. Voyez donc combien il est humiliant de montrer de la foiblesse à un homme qui n'est pas d'humeur de la partager.

Il feroit à souhaiter que notre cœur ne fît de chemin qu'autant qu'on en voit faire à un amant. Il nous est si facile de connoître si nous sommes bien aimées ! L'amour ne va jamais sans le desir de plaire. Tant qu'un homme s'étudie à ne rien faire qui déplaîse à la personne qu'il aime, il n'est pas possible qu'il ne soit fortement épris. La plus

grande marque de l'inconstance ; c'est de se négliger : plus de soins , plus d'amour : la complaisance ne coûte rien aux personnes qui s'aiment ; & rien n'est si gênant que d'en avoir pour des indifférens. D'ailleurs , les vrais amans portent sur leur physionomie & dans toutes leurs actions un caractère de tendresse qu'il est si aisé d'appercevoir , que je me chargerois bien de les séparer d'une foule dans laquelle ils seroient confondus ; & cela , sans en échaper un.

Le tems où l'on a besoin de réflexions, c'est celui où l'on en fait le moins. Il suffit qu'un homme nous plaise pour nous persuader qu'il a toutes les qualités qu'il nous faut. Cependant ce n'est pas l'affaire d'un jour, que de connoître un homme.

Il faudroit qu'une fille sacrifiât quelques années de son impatience à étudier le caractère de l'amant ou de l'époux qu'elle s'est choisi : ordinairement les parens n'en donnent pas le tems : & en cela ils font mal ; puisque le bonheur de leur fille dépend du choix qu'ils font pour elle. Comment veulent-ils que des gens qui ne se connoissent pas , qui sont tout-à-fait contraires de sentimens & d'inclination , puissent vivre heureux ensemble ? Ils répondent que l'amour viendra après : quel raisonnement ! On voit le plus souvent les gens qui s'aimoient le plus , avant que d'être mariés , se détester , quand ils sont époux. C'est ordinairement-là l'effet de l'hymen. L'amour ne naît point du sein de l'indifférence. Non , Mademoiselle , quand une femme a de la

vertu, si elle veut être heureuse, il faut qu'elle aime son mari, qu'elle en soit aimée, & qu'elle fasse tout pour conserver son estime & sa tendresse. Mais, encore un coup, il faut consulter son goût, & ne pas écouter tout-à-fait l'ambition ni les sentimens intéressés des parens.

Les hommes poussent l'injustice jusqu'à ne point souffrir que l'on blâme des actions qui les deshonnorent. Un homme qui s'est couvert d'ignominie par un mariage mal assorti, rougit de son choix : il est persuadé que les autres en rougissent aussi ; cependant cet homme ne souffriroit point que son meilleur ami lui reprochât cette alliance : il faut pourtant essuyer les inconvéniens & les suites des sottises que l'on fait, la

honte & le blâme. Il y a peu de filles maitresses d'elles-mêmes qui ne se fussent mariées mal, sans la crainte du deshonneur ; mais celles qui se sont érourdies là-dessus, sont rares. La femme étant faite pour jouir de l'état de son mari, il est certain qu'elle s'avilit plus en épousant un homme au-dessous d'elle, qu'un homme en épousant une fille qui lui est inférieure : il n'a qu'à la reléguer dans le fond d'une Terre, l'emmenner en Province, où l'éducation est à peu près la même pour toutes les filles ; personne ne saura ce qu'elle est, on ne s'en appercevra pas. Tout nous défend de nous livrer à nos penchans, même les moins criminels. On fait bien, d'aimer son mari ; mais on fait mal, selon le monde, de le prendre dans un état qui nous fasse descendre de

celui que nous tenons de la naissance & de la fortune.

Il faut, autant que l'on peut, ne point se méfalloir : l'assortiment des conditions est presque aussi essentiel que la conformité des inclinations. Les filles qui épousent des hommes fort au-dessous d'elles, s'avilissent & se mettent dans l'occasion de leur faire sentir plus d'une fois leur supériorité. Celles qui se marient à des hommes fort au-dessus, courent les mêmes risques, & sont souvent méprisées ; il n'y a que le plus ou moins de fortune à quoi l'on ne doit point prendre garde.

Il y a un tems limité aux filles pour se marier. Quand elles ont passé une fois trente ans, il faut

qu'elles soient folles, pour s'exposer aux inconvéniens qui se rencontrent pour elles, en épousant des hommes plus jeunes qu'elles ; le dégoût d'un mari & ses infidélités sont les moindres malheurs qui les attendent. Une fille qui passe le tems de son établissement, & à qui la fureur prend de se marier, se jette aveuglément sur tout ce qui se rencontre : elle s'attache avec une ardeur incroyable au premier qui lui parle Sacrement : à peine se veut-elle donner le tems nécessaire pour faire les choses dans les formes, & elle craint encore qu'il ne lui échappe. Un mari se lasse bien tôt d'une femme qui est sur le retour, & qui ne l'a accepté pour époux, que parce qu'elle n'en a pas trouvé d'autres. On ne pardonne point d'être un pis-aller ; & un homme

homme l'est toujours d'une vieille
fille,

Je n'approuve pas non plus les
mariages faits par le seul entête-
ment & malgré l'avis des parens.
Les parens sont sans passion, &
peuvent mieux que nous juger de ce
qui nous convient. D'ailleurs, com-
me nous tenons d'eux la vie & la
fortune, il est bien juste de les con-
sulteur sur l'emploi que nous en vou-
lons faire; car c'est ce dont il s'agit
dans un établissement.

Combien de peres meurent de
chagrin d'avoir donné le jour à d
filles dont le choix les deshonne?
Rien ne peut dispenser des filles
bien nées de l'obéissance & du res-
pect qui sont dûs aux parens: l'o-
béissance à ses parens est le premier

L

devoir qu'une fille doit remplir. Si M. votre pere vous disoit que M. tel ne vous convient pas pour époux ; malgré le goût que vous auriez pour lui , il ne faudroit pas lui donner la mortification de le prendre. Il est peu de peres assez injustes pour s'opposer à notre bonheur. L'expérience leur a appris, souvent à leur dépens , que ce qu'ils nous défendent de faire est pour notre avantage. Rien ne peut donc dispenser une fille du respect ni de l'obéissance qu'elle doit à ses parens. J'aurois bien une leçon à leur donner à leur tour ; mais ce n'est pas pour eux que j'écris. Voici le moment de vous dire ce qui me concerne. Je n'ai ni aventures ni événemens extraordinaires à vous apprendre : vous verrez seulement à quoi l'on expose une fille quand on la marie trop

jeune , & que l'on ne consulte ni son goût , ni sa raison , ni ce qui lui convient.

Je fus mariée en 17 . : Mon pere , qui étoit veuf , me retira du Couvent à seize ans ; & quatre jours après en être sortie , il me présenta M. De * * * , âgé de trente ans. Sa figure étoit aimable ; & j'étois un enfant. Vous pensez bien que je ne m'amusai point à examiner s'il avoit de l'esprit , quel étoit son caractère. Ce ne fut point à ces choses que je pris garde : bien d'autres attiroient toute mon attention : j'entendois parler d'une berline bien dorée , d'une belle livrée , de beaux diamans , de jolis chevaux ; & l'idée d'une liberté prochaine m'occupoit si agréablement , que mon pere , je crois , m'auroit pro-

posé l'homme du monde le moins aimable , que , pour avoir la berline & les diamans , mettre du rouge & des mules , j'aurois épousé.

Je vis tous les jours M. D*** jusqu'à mon mariage , qui se fit un mois après : j'en regardois les préparatifs avec un plaisir qui ne se conçoit pas : ils ne furent pas d'une grande dépense ; M. De *** étoit dans la Robe , comme vous sçavez : enfin je fus mariée. Peu de tems après , je devins grosse , & j'eus une fille , qui fut fort mal reçue de mon mari ; il comptoit apparemment sur un garçon. Je fus à l'extrémité dans mes couches ; & je m'apperçus que mon mari me rendoit des devoirs de politesse , mais fort peu de ces soins que l'on rend à une femme que l'on aime & que l'on a raison d'aimer. Ma grande jeunesse

me tira d'affaire , & je me rétablis avec une fort bonne fanté.

Je m'étois si bien mis dans la tête qu'une honnête femme ne devoit aimer que son mari , que je regardois de mauvais œil toutes celles qui étoient soupçonnées d'avoir des amans ; & je n'avois pas tort : une femme n'a jamais de bonnes raisons de s'écarter de ses devoirs : je m'étois fait une loi de n'y jamais manquer ; & peut-être aurois-je été inébranlable , sans les mauvais procédés de mon mari : mais tous les jours il me donnoit quelques sujets de mécontemens nouveaux. J'avois une femme de chambre jeune & vive , qui , sans être fort jolie , pouvoit convenir à merveille à un de mes gens ; M. De*** trouva qu'elle étoit assez bonne pour lui , & s'en prit tout de bon. Je fus la

derniere de la maison qui s'appercut de ce petit commerce; & je ne l'appris pas sans chagrin. Ce n'étoit pas tant de l'infidélité de mon mari que je me chagrinois, que de l'objet qu'il me préféroit: cependant je ne fis point de bruit; mais j'allai trouver mon pere, à qui je découvris mes peines. Il me dit que j'étois bien simple de me chagriner de si peu de chose: qu'il falloit chasser de chez moi cette créature, & n'y plus penser: qu'il se chargeoit de faire à mon mari les reproches qui convenoient; & que, si je voulois suivre ses conseils, je m'en trouverois bien. D'abord il me fit entendre qu'il n'y avoit point à compter sur la fidélité d'un homme qui manquoit à une femme jeune & jolie dans les commencemens de son mariage, & qu'il falloit prendre son

parti là-dessus; qu'il ne convenoit pas d'ailleurs à une femme de ma sorte de courir après un mari. Je répondis à mon pere, que ce qu'il m'apprenoit me paroissoit surprenant: Est-ce que l'on ne se marie pas, Monsieur, lui dis-je, pour s'être fideles? Mon pere se mit à rire de ma question, & me répondit, que quand j'aurois plus d'usage du monde, je verrois que l'on ne s'embarassoit pas de ces bagatelles là: qu'une femme ne prenoit pas garde à la conduite de son mari: que c'étoit à elle à être sage: mais qu'un homme n'avoit pas moins d'honneur pour avoir quelque intrigue & aimer les femmes, hors la sienne. Enfin je revins chez moi le cœur gros, les yeux humides, & le regret dans l'ame de m'être mariée. Hélas, me disois-je, que je suis fâ-

chée de n'être pas restée au Cou-
vent!

La premiere expédition que je
fis en rentrant, ce fut de renvoyer
ma digne rivale, qui s'attendoit,
sans doute, à son congé; car elle
le reçut sans surprise quand je le lui
donnai. M. De*** apprit en rentrant
que je troublois ses plaisirs, gronda
ses gens & les miens, m'adressa des
choses fort désobligeantes, que
j'entendis avec ma modération or-
dinaire, & sans rien répondre. Le
lendemain, mon pere l'envoya prier
de passer chez lui; & il me deman-
da si c'étoit pour lui payer deux
mille écus qu'on lui redevoit
de ma dot. Je haussai les épaules,
& ne lui répondis pas un mot.
Mon pere lui fit des reproches ap-
paremment fort durs, puisqu'ils ren-
tra une heure après comme un for-

ené, murmurant & disant qu'il se
 vengeroit bien des tracasseries que
 je lui atttirois, & qu'il me trouvoit
 bien hardie de rendre compte de
 ce qui se passoit chez lui. Je fus
 fort choquée de la façon dont il me
 traitoit, & je lui répondis sur le mê-
 me ton. Enfin nous nous brouillâ-
 mes. De ce jour, M. De *** com-
 mença à ne rentrer qu'à deux heu-
 res du matin, à ne dîner au logis
 que quand il y avoit du monde, & à
 n'y souper presque plus. D'abord
 cette conduite me parut odieuse;
 mais je vis en fréquentant dans
 plusieurs maisons, que presque tous
 les maris en usoient de même; &
 l'exemple me consola. Je devins
 joueuse & un peu coquette: je re-
 çus grand monde chez moi: j'en
 vis beaucoup ailleurs; & je fus la
 première à plaisanter des aventures

de mon mari. J'appris qu'il avoit meublé très-légerement un appartement à sa petite , qui en avoit décampé un beau matin , parce qu'elle avoit trouvé à M. De***, entr'autres qualités , beaucoup d'œconomie ; & à ce sujet , je fus moi-même obligée de m'adresser plusieurs fois à mon pere , qui lui fit encore des remontrances , qui ne furent pas mieux reçues que les premières. Enfin mes parens se mêlerent de nous raccommoder ; mon mari ne demandoit pas mieux , & moi je me fis beaucoup prier : cependant je proposai mes conditions ; & je donnai toutes les preuves que je pardonnois cordialement , quoique dans le fond de l'ame il n'en fût rien.

M. De*** se laissa dien-tôt de la vie unie & régulière d'un ménage :

il recommença à courir & à faire de nouvelles connoissances , & moi de coucher seule. Je le fis prier de passer un matin dans mon cabinet ; & je lui dis que sa conduite l'exposant à des dangers qu'il ne me convenoit point de partager avec lui, il ne trouvât pas mauvais si je couchois désormais dans mon appartement , & lui dans le sien ; qu'il n'alloit pas à des gens comme nous de donner des scenes ; qu'il pouvoit vivre à l'avenir à sa fantaisie ; que je ne trouvois à redire à rien ; mais que je le priois de ne faire dorénavant aucune tentative pour un raccommodement ; que je ne pardonnois jamais deux fois : je lui recommandai encore de ne faire part de nos différends à personne. Il sortit sans me répondre ; & depuis , il suivit exactement ce dont je l'avois

prié: il sçavoit combien je suis ferme dans mes résolutions. Mais ce qui va sans doute vous surprendre, c'est que M. De*** soit devenu jaloux à l'excès. Je vous dirai cependant que la plûpart des maris qui n'aiment pas leurs femmes, sont à peu près de cette humeur: ils les regardent comme un meuble qui leur appartient, & dont ils ne veulent pas qu'on les prive, malgré le peu de cas qu'ils semblent en faire.

Vous sçavez à présent, Mademoiselle, de quelle façon je me suis conduite pendant le tems que j'ai demeuré avec mon mari. Je vous ai dit qu'il devint jaloux; & je ne sçau-
rois bien vous dire s'il avoit raison ou tort: mais une chose sûre, c'est que je ne pris aucune précaution pour prévenir ses jalousies, & moins

encore pour les guérir. Lorsqu'il se plaignit, je lui répondis que je ne l'avois jamais gêné sur rien, & qu'il me sembloit fort extraordinaire qu'il trouvât mauvais que je visse des gens aimables & de bonne compagnie? que je n'étois ni d'âge ni d'humeur à vivre comme une Recluse, & encore moins de me plaire dans la société des fots : je manquai d'ajouter, de son espece ; mais je me contentai de le penser, & lui de le deviner : de façon que nous nous broûillâmes irrémissiblement. Quelque tems après, je lui fis agréer que je me retirerois dans un Couvent, qui est le même où j'ai toujours été, & où je suis charmée de vous avoir connue. Je jouis de toute ma liberté, ma retraite étant volontaire.

Je conseillerois volontiers à tou-

tes les femmes qui ne peuvent vivre tranquilles avec leurs maris ; d'en faire autant. La plûpart regardent le Couvent comme l'endroit du monde où l'on s'ennuie le plus , & elles se trompent : le Cloître n'est insupportable qu'aux jeunes personnes qui y sont élevées. Ici une femme ne rend compte de ses actions à personne ; & pour peu qu'elle observe de ne blesser en rien les regles , elle peut y vivre heureuse , & sur-tout tranquille. Vous penserez peut-être qu'une femme qui se retire d'avec un mari , se donne un mauvais vernis dans le monde , & qu'elle est soupçonnée la première de manquer de conduite : mais on peut obvier à cet inconvénient , en ne donnant aucune prise sur sa réputation , & en ne voyant ni son mari ni d'autres. D'ailleurs , on n'i-

gnore gueres les déréglemens d'un homme ; & pour lors , la retraite fait honneur à sa femme.

Il n'y a pas de plus mauvaise compagnie pour une honnête femme , qu'un mari libertin.

Je me suis apperçue que plus on vivoit retirée , plus on pouvoit y vivre. La solitude n'afflige que les premiers jours , sur-tout quand on sçait s'occuper ; mais il faut que la vie que l'on mene soit volontaire : s'il y a de la contrainte , le défaut de liberté jette un ennui qui à la fin devient insupportable. Il faut pouvoir faire tout autrement que l'on ne fait , pour se trouver bien de sa situation. Vous me direz qu'il y a des situations dans lesquelles il faut nécessairement rester ; & je vous

répondrai qu'elles sont toujours pénibles puisqu'elles sont forcées. De grands plaisirs dédommageroient peut-être de l'esclavage, & l'amour en est un.

Si je pouvois me faire entendre des femmes, je leur crierois du fond de ma retraite: Femmes, aimez vos maris, si vous pouvez; mais tâchez, si vous faites des folies, qu'elles vous amusent, sans vous donner de chagrin.

Dieu pardonne tout, & les hommes rien, dit Madame de Ville-dieu. C'est ainsi que le scandale fait plus de mal, que la plus méchante action bien cachée. Tout ce qu'on ignore est comme non-venu. La bonne opinion naît souvent de l'ignorance dans laquelle
nous

nous sommes sur la conduite des autres.

Rien n'est si aisé, avec un peu d'esprit, que d'en imposer au Public : comme il ne juge que sur les apparences, il n'y a qu'à les avoir belles. Je ne suis pas tout-à-fait de l'avis de Madame la Marquise de Lambert, qui veut qu'une femme, dont les désordres ont éclaté, paroisse d'un air humilié. Je ne sçai si elle auroit raison à présent de recommander l'humilité : cette vertu n'est plus d'usage ; & si toutes les femmes, qui ont eu des aventures, avoient l'air humble, on verroit bien des yeux baissés. Je pense qu'elles feront mieux de cesser d'être folles, & de conserver le même air qu'elles avoient auparavant. Le tems efface tout, & la bonne con-

duite fait oublier la mauvaise. Heureuses celles qui , après s'être égarees , peuvent se retrouver , connoître leurs égaremens & leurs folies , en rougir vis-à-vis d'elles , mais non vis-à-vis des autres ; reprendre le chemin de la vertu , pour l'aimer , & ne plus s'en écarter !

Les passions violentes nous font faire presque toujours de fausses démarches. L'amour , la haine , la jalousie , l'ambition , la vanité , traînent après elles l'imprudence & l'étourderie. Les choses qui devroient être conduites avec le plus de secret , ce sont celles qui sont les moins ignorées : une mauvaise démarche en attire une autre ; & insensiblement on agit comme si l'on n'avoit pas le sens commun , & que

l'on fût persuadé que tous les autres en manquent. Les personnes qui ont des vices ou des passions à cacher, devroient veiller perpétuellement sur elles-mêmes : il n'y a que les belles ames qui puissent se montrer à découvert. Malheureusement elles sont bien rares : où sont celles qui perdent à n'être pas assez connues ?

Je suis persuadé que les désordres de notre sexe ne viennent que de la fausseté des hommes. Une femme qui a été trompée une première fois, ne veut plus l'être, & donne tête baissée dans tous les plaisirs qui se présentent à elle : autant être deshonorée tout-à-fait, que de l'être à demi. Pourquoi se gêner, dira-t-elle, pour un reste d'honneur qui ne tient plus à rien,

& qui, dans le fond, n'est qu'une chimere?

Je vous dis tout ceci, pour vous donner une idée juste de la façon de penser des hommes à notre égard, & des précipices où nous entraîne nécessairement un premier écart. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre quelque homme exempt des vices dont je viens de vous effrayer: mais qu'ils sont rares! Croiriez-vous bien, Mademoiselle, que dans un assez grand nombre que j'ai vus, je n'en ai connu qu'un qui méritât mon attachement? encore ne voudrois-je pas jurer qu'il ne m'ait pas trompée en quelque chose. Il est si aisé à ces hommes-là de nous en imposer! Notre confiance & notre prévention font leur sûreté.

Vous vous imaginerez, sans doute, que quand on a rencontré cet homme si vrai, si tendre, si fidele, l'on doit être heureuse : quelle erreur ! Souvenez-vous que ces hommes sentent à merveille ce qu'ils valent, & qu'ils font acheter bien cher le véritable attachement qu'ils ont. Ils sont ordinairement injustes, bisarres, jaloux, peu soumis ; ils exigent sans cesse des sacrifices, & donnent des regrets de les aimer trop fortement ; mais une honête femme tient à eux, malgré leurs défauts. Quand on se plaint, ils rapportent tout à l'excès de leur amour : que répondre à cela ? rien : les aimer toujours, & continuer de détester l'instant où on les a connus ; c'est tout ce que l'on peut faire ; car de rompre, il faut bien s'en

garder : quand une fois le cœur s'est accoutumé à la tendresse, il ne peut plus s'en passer. L'amour est la nourriture d'une ame sensible : ses mouvemens sont presque les seuls qui lui soient doux ; elle en fait son bonheur , sa joye & ses plasirs ; & elle n'y renonce jamais bien. Il faut donc qu'une honnête femme se résolve à conserver précieusement cet homme bisarre & jaloux , à renoncer à sa tranquillité , & à se tenir heureuse de ne pas payer plus cher la certitude d'être aimée.

Je le dirai à la désolation des filles vertueuses ; la vertu des filles n'est comptée pour rien : on suppose toujours qu'elles sont sages quand on les épouse. On dit beaucoup de leurs biens , de leurs talens , de leur figure ou de leurs difformités , &

rien de leur vertu. Il n'en est pas de même quand elles ont donné des preuves de déreglement : on parle, on sçait, on blâme, on augmente ; mais on n'applaudit jamais celui qui prend pour épouse une fille simplement vertueuse. Celle qui n'a pour dot que sa bonne conduite, est toujours un mauvais parti. On ne voit dans le monde que ce qui n'est pas avantageux : aussi n'y a-t-il gueres d'hommes assez courageux pour épouser la vertu toute nue ; elle jette trop peu d'éclat dans le siècle où nous vivons.

Peu de filles sans fortune doivent espérer de leur mérite un époux opulent ; on ne voit que des vieilles filles périr d'ennui, en attendant des maris qui ne sont point

venus & qui ne viendront jamais. Le hazard & le bonheur en procurent à quelques-uns dans leur jeunesse; mais cela est si rare, que la plupart des filles sans fortune devroient trembler, quand elles ont atteint vingt-cinq ans.

A peine une fille a-t-elle le tems de l'être : on nous marie presque enfans. Les premières années sont employées à nous donner des talens qu'une fille de condition ne peut se dispenser d'avoir. A peine a-t-on atteint l'âge de dix-huit ans qu'on se trouve à la tête d'une maison qu'on ne gouverne point. Le besoin des reflexions arrive longtemps avant l'âge d'en faire; & le tems où l'on en fait, ne vient quelquefois jamais. On s'abandonne au torrent des passions & des plaisirs: on

passé quarante ans, sans avoir pensé ni réfléchi : on a des enfans mal élevés ; & l'on meurt n'ayant vécu que pour soi , après avoir fait beaucoup de mal & fort peu de bien.

Les gens qui ne sont bons que pour eux , sont à mon sens de fort sottes gens. Il faut un peu vivre pour les autres , & ne jamais tromper ceux qui nous ont confié leur bonheur , qu'en surpassant leur attente.

On a donné bien des avis aux filles sur leur conduite de filles ; mais on ne s'étoit pas avisé jusqu'à présent d'en donner aux femmes mariées. Cependant si jamais nous avons besoin de maximes sages , c'est assurément quand nous sommes chargées de nous conduire

nous-mêmes. Les filles ont des gouvernantes ou des meres , qui veillent sur elles , tant bien que mal : mais les femmes n'ont personne pour les censurer, qu'un mari , souvent plus étourdi qu'elles. Nouveaux motifs, Mademoiselle , de vous prémunir de bons préceptes, qu'il vous sera facile de suivre , avec le caractère que je vous connois.

Faites-vous aimer de vos enfans pendant qu'il seront jeunes , afin qu'ils vous obéissent sans peine lorsqu'ils seront d'un âge avancé. Quelqu'un a dit que le méchant étoit un enfant robuste : en effet , si les enfans naissoient avec des bras capables de servir la violence de leurs passions , les peres , les meres , les nourrices ne seroient pas en sûreté.

Les enfans bien élevés doivent à leurs parens le bonheur dont ils jouissent dans le cours de leur vie. Leur former le cœur & l'esprit de bonne heure ; leur donner des talens qui les rendent aimables dans la société ; voilà les devoirs d'une bonne mere. Aimer son mari, avoir pour lui de la douceur, de la complaisance & de l'indulgence pour ses défauts ; voilà les devoirs d'une honnête femme. Pour ceux de l'amitié, on les suit bien : quand nos amis nous font chers, on fait pour eux à proportion de l'estime que l'on fait d'eux ; il n'y a point de règles pour cela, que celles que notre cœur nous donne.

Tâchez de vous faire des amusemens, sans sortir de chez vous.

Choisissez-vous une maison riante ;
meublez-la avec goût & propreté ;
que tout vous respire chez vous.
Ayez de bons livres, des instru-
mens , de bons amis , des sociétés
aimables : je vous promets qu'avec
ces choses, vous serez heureuse , si
vous en faites un bon usage ; & vo-
tre bonheur est le seul but que je
me suis promis en vous donnant
mes conseils.

Malheur à vous, si sur le retour
vous en étiez réduite à certains
gros personnages , lourds & pesans ,
qui sont tout fiers de leur contour
énorme, qui n'accordent du mérite
qu'à proportion qu'on en approche,
qui prétendent se connoître à tout ,
qui prononcent sur tout d'un ton
décidé, & qui ne savent que man-
ger : ces gens rares vous tirent un

homme de goût par la manche ; pour lui dire d'une très-belle chose : C'est cela qui est joli ? Ils ne manqueront pas de venir chez vous & de vous trouver de l'esprit ; & cela , parce que votre table sera bonne , & qu'ils ont un vaste estomac.

La plûpart des femmes boivent , mangent , dorment , jouent , grondent , commandent chez elles : elles n'y font donc pas tout-à-fait comme en visite.

Quand on vous aura ennuyée de mauvais propos , faites une bonne lecture : c'est de quoi vous dédommager.

L'espérance est la plus grande consolation des malheureux. Sans

elle, le defespoir suivroit de près l'infortune : c'est le palliatif du malheur, le foutien des passions, l'avant-coureur des plaifirs : elle tarit les larmes ; elle donne du courage, de la patience, de la joie. Qui voudroit de la vie , fans l'efpérance ? Hélas ! il reſte peut-être même à celui qui meurt dans des ſentimens qui ne lui promettent ni bien ni mal après le trépas, l'efpérance qu'il ſe trompe.

Tenez-vous -en à la religion de vos peres : vous ne pourriez y renoncer, fans accuſer leur diſcernement & fans offenſer leur mémoire. Si vous penſez qu'elle eſt la meilleure de toutes, vous vous épargnerez bien des lectures embarrasſantes, vous vivrez dans l'innocence & vous mourrez ſans inquiétude.

Que ce ne soit pas la crainte du diable qui vous empêche de faire le mal ; cette menace est un propos de bonne femme ou de Capucin , qui n'intimide que pour un quart d'heure , & qui n'a jamais retenu personne. On oublie son devoir en sortant du Sermon , si l'on est attendue avec impatience par son amant. C'est le respect humain , Mademoiselle ; c'est la crainte de ce monde , & non pas de l'autre , & la satisfaction intérieure , qu'une bonne conduite ne manque jamais de nous procurer , qu'il ne faut point perdre de vue.

Je vous ai recommandé cent fois la vertu ; mais n'allez pas attacher à ce mot une foule d'idées puérielles & ridicules. Je ne recon-

nois dans une femme d'autre sagesse, que celle qui convient à un honnête homme. La vérité est une pour tout le monde ; pourquoi n'en feroit il pas ainsi de la vertu ? Soyez donc sage , ayez-en même la réputation ; mais songez qu'il est une sorte de réputation absolument nécessaire aux femmes ordinaires, mais dont une femme d'un mérite singulier n'a pas besoin. Les bons ouvrages, la mémoire des belles actions dure ; celle des foiblesses passe. Si Madame d'Olonne eût fait des Poèmes tels que ceux de Madame des Houlières, ses galanteries feroient ignorées, ou il n'en seroit parlé que par quelques femmes galantes, sans aucun mérite, qui prétendroient en justifier leurs travers :

Mais

Mais Sapho , dira-ton ! Les extravagances de Sapho feroient ignorées, si elle ne se fût chargée elle-même de les immortaliser. Pour imposer silence à la postérité, il falloit aimer Phaon bien tendrement, & se taire. Ou si Sapho ne pouvoit non plus s'empêcher d'écrire que d'aimer, il falloit aimer & faire de beaux hymnes en l'honneur de Pallas.

Heureux qui a par devers soi une action grande , noble , héroïque ; une action extraordinaire ! C'est la seule dont on se souviene ; elle couvre toutes les autres. On ne sçait comment Madame de *** a vécu ; mais presque personne n'ignore comment elle est morte.

(194)

Cependant, qu'est-ce qu'une grande réputation? Le souffle de quelques personnes.

FIN.









